

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)



PHILOSOPHIES

L'un des traits caractéristiques de Leibniz est son rapport positif, érudit et essentiel à toute la tradition philosophique. Son recours aux auteurs et aux thèses du passé est d'autant plus frappant que la plupart de ses contemporains, à commencer par Descartes, prétendent inaugurer leur propre pensée dans le refus de la tradition philosophique. Le rapport que Leibniz assume à celle-ci peut s'entendre par analogie avec les parties célèbres où les joueurs d'échecs apprennent leur art : un bon joueur, instruit de l'histoire des échecs, reconnaît aux premiers coups l'ouverture choisie par son adversaire, identifie aussitôt la stratégie qu'il va suivre et anticipe la fin de partie qu'il tentera de mettre en place ; il s'épargne ainsi supputations et hypothèses, parce qu'il reconnaît les situations exemplaires déjà affrontées par les grands maîtres.

On trouvera ici non seulement restitué ce que Leibniz a pensé des auteurs antiques et médiévaux, mais encore analysé son bon *usage* de l'histoire de la philosophie.

Grand prix de philosophie de l'Académie française, titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne en Sorbonne et directeur de l'équipe de recherche *Métaphysique : histoires, transformations, actualité*, Vincent Carraud réunit dans ce volume à la fois les contributions de spécialistes de Leibniz et celles d'historiens des philosophies antiques et médiévales qui éprouvent l'or trouvé par Leibniz dans la boue de ses lectures scolastiques : Roger Ariew et Marin Lucio Mare, Thomas Auffret, Claire Bayle, Frédéric de Buzon, Michaël Devaux, Stefano Di Bella, Agustín Echavarría, Thomas Leinkauf, Juan A. Nicolás, François Ottmann, Arnaud Pelletier, Jean-Louis Poirier, Marwan Rashed, Donald Rutherford, Kristell Trego, avec un avant-propos de Jean-Luc Marion.

« L'OR DANS LA BOUE » SELON LEIBNIZ :
UNE MAXIME POUR L'HISTOIRE
DE LA PHILOSOPHIE ?

Michaël Devaux

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

Malebranche. Mathématiques et philosophie
Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images. Dialogues avec Dominic McIver Lopes
Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets. Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman
Alexis Anne-Braun

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ
ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES
ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)

*avec la collaboration de Claire Bayle
& Gabriel Meyer-Bisch*

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3761-3
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0668-8
© Sorbonne Université Presses, 2021

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

- A *Sämtliche Schriften und Briefe*, éd. Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaft et Akademie der Wissenschaften in Göttingen, séries I-VIII, Darmstadt/Leipzig/Berlin, 1923-...
- GM *Leibnizens Mathematische Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin/Halle, 1849-1863, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1971.
- GP *Leibniz. Die philosophischen Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin, 1875-1890, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1965.
- Dutens Gottfried Wilhelm Leibniz, *Opera omnia*, éd. Louis Dutens, Genève, 1768, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1990.
- Grua Gottfried Wilhelm Leibniz, *Textes inédits d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre*, publiés et annotés par Gaston Grua, 2 vol., Paris, PUF, 1948.
- AT *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, nouvelle présentation par Bernad Rochot & Pierre Costabel, 11 vol., Paris, Vrin, 1964-1974.

PREMIÈRE PARTIE

L'avancement de la philosophie

« L'ORDANS LA BOUE » SELON LEIBNIZ :
UNE MAXIME POUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE¹ ?

Michaël Devaux
Université de Caen Normandie

À Jacqueline Lagrée²

– C'est ça ma force ! Le carbure je vais le
chercher avec les dents,
avec les ongles, dans la boue, dans la merde !

...

– L'argent n'a pas d'odeur.
– Comme dit le proverbe !...

Michel Audiard, *Sous le signe du taureau*³

- 1 Cet article achève de développer des éléments présentés à des degrés divers, et rapportés à la problématique de ce colloque, dans deux interventions qui en apparaissent rétrospectivement comme préparatoires : « Les caractères de la *barbara philosophandi ratio* : le bon usage des langues de Leibniz » lors de la deuxième session du séminaire doctoral du département de philosophie et sciences sociales de l'université du Salento, à Lecce, le 26 janvier 2010 ; et « L'or dans la boue du latin des scolastiques : une cellule idéale chez Leibniz » dans le séminaire Leibniz de l'université Paris I – Panthéon-Sorbonne le 11 mai 2016.
- 2 Pour son initiation à Leibniz il y a plus de vingt ans, et à qui nous avons posé la question aboutissant ici.
- 3 Scénario du film de Gilles Grangier, *Fin de journée* (titre provisoire), version du 4 septembre 1968 (le film étant tourné début octobre), plans 234-235, p. 134b, collection particulière (la cinémathèque de Toulouse conserve un exemplaire de ce scénario sous la cote S1905). Cf. dans le roman à l'origine du film : Roger Vrigny, *Fin de journée*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1968, p. 105 : « [...] on irait chercher l'argent dans la merde ». Sur les écarts entre le roman et le film, voir *Les Annales Conferencia : revue mensuelle des lettres françaises*, NS 76, 1969, p. 53-56.

Ne retenons-nous pas aisément cette maxime de Leibniz selon laquelle « il y a quelquefois de l'or caché sous les ordures du latin barbare des moines⁴ » ? Est-ce parce que sa situation est exemplaire : dans le seul grand livre de philosophie et de théologie publié par Leibniz, les *Essais de théodicée*, en son début : le « Discours préliminaire », et le premier alinéa qui aborde vraiment la question posée dans le titre dudit discours (§ 6) ? Il nous y donne une des versions les plus abouties, chez lui, de ses usages de la forme brève *aurum in stercore*. Nous sentons aisément quoique confusément que cette maxime condense quelque chose. C'est justement ce que nous voulons essayer de déterminer. Notre hypothèse est que Leibniz conjoint au moins trois choses : l'or dans la boue (« or caché sous les ordures »), une périodisation de l'histoire de la langue latine (« les ordures du latin barbare »), et une caractérisation du rapport au Moyen Âge (« latin barbare des moines »). Cette triple conjonction est comme qui dirait tuilée, une sorte de moyen terme permettant à chaque fois de faire le lien avec un autre élément. C'est ce qui caractérise la bonne frappe de cette maxime. Nous voudrions montrer qu'il y a, à chaque fois, des lectures donc des thèses derrière ces éléments : que caractérise-t-il comme boue et comme or ? Et, plus formellement, à qui Leibniz emprunte-t-il consciemment, littéralement ou non, l'or dans la boue des scolastiques ? Nous engageons donc la réunion des conditions contextuelles pour une exploitation problématique de cette formule, expression, maxime ou cellule idéale comme disait Jean Deprun, c'est-à-dire une « formule apte à vivre d'une vie autonome au sein d'ensembles théoriques coexistants ou successifs⁵ ».

Remarquons, d'abord, que cette proposition est paradoxale puisqu'elle signale la trouvaille, hasardeuse, du métal le plus précieux dans l'élément

4 GP VI, 53.

5 Jacques Domenech, *Les Confessions. Rousseau*, Paris, Ellipses, coll. « Les textes fondateurs », 2000, p. 96, n. 1. La formule lui fut dictée au téléphone par Jean Deprun (courriel de Jacques Domenech du 14 février 2015). Le reliquat des archives de Jean Deprun (collection particulière) ne contient hélas pas de texte théorique sur le concept de cellule idéale lui-même, mais des dossiers concernant vingt-neuf parmi les quarante-quatre répertoriés de ses *Études sur les « cellules idéelles »*, annoncées mais restées à l'état de chantier.

le plus basique (la boue est de la terre) ou le moins noble (fumier). Son sens courant est, ensuite, de trouver une chose oubliée dans l'endroit le plus improbable qui soit, ou désigne une connaissance de valeur extraite de textes sans valeur⁶ – et nous espérons d'ailleurs montrer l'or de la boue tiré d'une étude de l'or dans la boue car il faudra décider si un tel dossier sort de l'anecdotique et acquiert un véritable sens leibnizien... La formule est, enfin, restée célèbre pour nous grâce à Leibniz, même si elle est beaucoup plus ancienne et proverbiale. Mais il nous semble que Leibniz ajoute « quelque chose » au proverbe. À partir du site philosophique leibnizien, il y a une *célébrité* de cette maxime. Il est loisible d'exploiter philosophiquement cette recommandation de méthode de Leibniz et de chercher ainsi les pépites dans les domaines qu'il nous a signalés dans les *Nouveaux essais* en métaphysique ou les *Essais de théodicée* en théologie par exemple.

Nous nous adonnons ici à un autre travail méthodologique. Nous voulons en effet rappeler que Leibniz n'est pas qu'un philosophe, ou pas d'abord un philosophe. N'est-ce pas être leibnizien que de le saisir en son entier, aussi ample que l'effort demandé puisse être ? Or Leibniz était aussi historien, de métier, comme il fut juriste, et ingénieur dans les mines du Harz. Pour apprécier Leibniz historien de la philosophie, peut-être n'est-il pas mauvais de se pencher sur le Leibniz historien tout court. Cela peut éclairer et contribuer à cerner nous semble-t-il l'enquête sur le rapport de Leibniz aux philosophies antiques et médiévales.

Revenons à la célébrité de la maxime, chez Leibniz. Cette célébrité est marquée par une fréquence. Chez Leibniz lui-même, la formule de « l'or dans la boue » connaît une longue carrière. La première occurrence date de 1671, la dernière de 1714. Nous en avons relevé vingt occurrences⁷. Elle est

6 « [...] *said of a thing which lies concealed where least expected.* » (Henry Thomas Riley, *Dictionary of Latin Quotations Proverbs Maximus and Mottos*, London, Bell & Daldy, 1866, p. 33). Cf. « *Valuable knowledge extracted from literary rubbish* » dans d'autres dictionnaires, plus récents, par exemple l'*Ancient and Modern Familiar Quotations*, Philadelphia, Lippincott, 1892, p. 43.

7 A II, 1⁽²⁾, 288; A VI, 4-A, 434 et 473; A I, 13, 542; A I, 14, 222 et 437; Joachim Friedrich Feller, *Otium hanoveranum*, 1718, p. 185; A II, 3, 536; GP VII, 466; A VI, 6, 431; *Scriptores rerum Brunsvicensum*, vol. I, 1707, p. XL; « Lettres de

comme une de ses marques, sinon une de ses marottes. Trois témoignages nous suffiront à assurer l'appropriation que Leibniz laisse percevoir à sa lecture. Le bibliothécaire dominicain Jacques Échard en 1712 la reprend comme un emprunt à Leibniz : « Je n'ai point assez d'usage de l'Antiquité profane pour pouvoir séparer le précieux et l'or du vil et de la boue afin de me servir de *l'expression de M. Leibniz*⁸. » De fait, Leibniz y insiste à plusieurs reprises en précisant dans ses textes à partir de 1699 : « j'ai souvent dit⁹ ». Le comte Foucher de Careil disait aussi en 1860 qu'il s'agissait d'« une de ses expressions¹⁰ ». Et George Gary Bush, dans un

18

-
- Leibniz au P. Malebranche et au P. Lelong », *Mélanges édités par la Société des bibliophiles français*, Paris, Didot, 1820, p. 63; GP II, 344; Nicholas Jolley, « An Unpublished Leibniz MS on Metaphysics », *Studia Leibnitiana*, 1975, vol. 7, n° 2, p. 161-189, en part. p. 178, l. 41; GP VII, 487; GP VI, 53, 469-470; *Reihe I: Transkriptionen 1712*, version du 19 octobre 2018, p. 451; GP III, 624-625 = *Reihe I: Transkriptionen 1714*, version du 3 novembre 2020, p. 325-326.
- 8 « Mémoire pour monsieur Leibniz sur trois articles de sa lettre au R. P. Le Long datée du 29 novembre 1712 et reçue le 24 décembre », *Reihe I: Transkriptionen 1712*, version du 19 octobre 2018, p. 508, 29-31 (nous soulignons).
- 9 Il l'écrit trois, ou quatre fois, si l'on admet la variante de « dit » par « optavi » : voir la lettre au père Michelangelo Fardella du 28 février 1699 : « *Comperi enim ne scholasticos quidem vestros esse spernendos, et in illo stercore auri multum latere. Itaque saepe optavi exoriri aliquem in illa Scholastica theologia philosophiaque versatum, qui consilia bona audire vellet; nec recentiorum ista traducendum vocibus absterri se pateretur.* » (A II, 3, 5363-6); celle au père Giovanni Battista Tolomei du 6 janvier 1705 : « *Nescio an sint hodie inter scholasticos uberes in sentiis autorum repraesentandis. Saepe nostris hominibus mirantibus dico, quod Virgilius de Ennio, aurum sub his scoriis* » (GP VII, 466); celle au père Bartholomée Des Bosses du 24 décembre 1707 : « *Saepe dixi ad eos qui non nisi recentioris philosophiae sectatores probant, non esse prorsus spernendos Scholasticos saepeque in eorum luto aurum latere ut adeo operae pretium ingens facturus sit, qui selecta inde in usum publicum aliquando congereret. Doleo deesse Theologiae et Philosophiae Scholasticae historiam, et vellem oriretur aliquando qui, quae Petavius et Thomasinus de Dogmatis Theologicis coepere ex Patribus, ex Scholasticis absolveret. Ita Historiam dogmatum ad nostras usque tempora nancisceremur.* » (GP II, 344); et celle à Rémond du 26 août 1714 : « J'ai dit souvent, *aurum latere in stercore illo scholastico barbariei* » (*Reihe I: Transkriptionen 1714*, version du 3 novembre 2020, p. 325-326 = GP III, 624).
- 10 *Concours sur la philosophie de Leibnitz*, éd. Damiron, Paris, Durand, 1860, p. 36 : « [...] il l'y trouve et, selon une de ses expressions, en tire de l'or de

article sur l'origine des universités allemandes, disait en 1884 que nous sommes redevables de la maxime (*saying*) de Leibniz selon laquelle il y a de l'or dans la boue des scolastiques à repérer dans la période de domination des moines et des cloîtres pendant six siècles¹¹.

Y a-t-il donc un sens propre que Leibniz conférerait à cette cellule idéelle ? L'or dans la boue, dans ses emplois multiples, constitue-t-elle une expression univoque ou une cellule idéelle *plurielle* chez Leibniz lui-même ? De quelle boue parle-t-on ? Et quel or y trouve-t-on ? C'est ce à quoi il faut rester attentif à chaque fois.

DE L'OR CACHÉ SOUS LES ORDURES : *AURUM IN STERCORE*

L'or dans la boue est un *topos* antique. Son histoire a été retracée de manière assez exhaustive par Pierre Hamblenne et Georges Folliet¹². Chacun a publié en 2002 un article sur la question, ils sont complémentaires. Le plus exhaustif est le dossier textuel et chronologique de Georges Folliet avec près d'une quarantaine d'auteurs cités. Pierre Hamblenne, quant à lui, a recontextualisé le sens de certains termes en bas latin de manière très précise. Nous leur emprunterons une large part de notre information en distribuant *thématiquement* leurs apports historiques et lexicographiques.

la boue ».

- 11 George Gary Bush, « The Origin of the First German Universities », *Education: An International Magazine*, vol. 4, 1884, p. 535 : « *Fortunately the dominion of the monks was near its end, and the cloisters where they had ruled for six hundred years were no longer to be regarded as the chief fosterers of learning. In these early universities much time was given to disputations and the practice of sophistries, under the belief that in this way the mind could secure that discipline that would enable it to cope successfully with the subtle questions of dialectics, and to this are we indebted for the saying of Leibnitz: in stercore scholasticae barbareii delituit aurum.* »
- 12 Pierre Hamblenne, « *Aurum in stercore quaero* », dans Pol Defosse (dir.), *Hommages à Carl Deroux*, t. II, *Prose et linguistique, médecine*, Bruxelles, Latomus, coll. « Latomus » 267, 2002, p. 206-215 ; Georges Folliet, « La fortune du dit de Virgile "*Aurum colligere in stercore*" dans la littérature chrétienne », *Sacris Eruditi*, n° 41, 2002, p. 31-53. Nous renvoyons à ces deux articles fondamentaux pour les détails que nous mobilisons ici, ils dépassent l'outil longtemps précieux d'August Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig, Teubner, 1890, p. 202.

À ces enquêtes qui s'arrêtent avant l'époque moderne il faut adjoindre la notice de Renzo Tosi¹³. Les richesses de l'internet de 2018 nous permettent, sans grand mérite, d'en d'exhumer quelques autres. Nous signalerons notamment celles du XVII^e siècle, pour compléter au temps de Leibniz l'information antique et médiévale de nos prédécesseurs.

LA PREMIÈRE OCCURRENCE CHEZ DONAT

20

La première occurrence connue de la cellule idéelle *aurum in stercore*, en fait *in expressis verbis* : *aurum* de *stercore*, se rencontre sous la plume de Donat dans sa seconde vie de Virgile – même si l'on trouve des formules (et idées) proches chez des auteurs plus anciens (Phèdre¹⁴ et Lucilius¹⁵). Ælius Donatus l'emploie en tête de son commentaire des *Bucoliques*, dans sa vie de Virgile connue sous le titre de *Vita quae Donati aucti dicitur*. Cette biographie augmentée reprend une première version, intitulée *Vitae (Virgiliana) Donatiana*, qui ne contient pas notre cellule idéelle qui n'apparaît donc que dans la seconde. Ce texte ne nous est connu que

13 *Dictionnaire des sentences latines et grecques* [1991], trad. Rebecca Lenoir, Grenoble, Millon, 2010, n° 1188.

14 Antonio Guaglianone, *Phaedri Augusti liberti Liber Fabularum*, Turino, Paravia, coll. « Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum », 1969, p. 46 : « Un jeune coq, en cherchant sa nourriture sur un fumier, trouva une perle, *In sterquilino pullus gallinaceus / quum quærit escam margaritam reperit* ».

15 « [...] *mordicus petere aurum e coeno expedit* » (*Satires*, livre 26). Le texte de l'édition Loeb (LCL 329, Lucilius, *Remains of Old Latin*, III, 1938) ne retient pas cette leçon en donnant sous le n° 662, p. 212 : « Nonius, 158, 18 : “*Mordicus*” ... – *mordicus petere aurum e flamma expedit, e caeno cibum* ». Madame (Anne) Dacier disait à ce propos, dans ce qui est considéré comme son chef d'œuvre, en 1688 : « *Lucilius* en voulant donner le caractère du plus grand coquin du monde dit [...] “il irait prendre à belles dents l'argent au milieu d'un bourbier [...]” » (traduction commentée des *Comédies* de Térence, éd. 1695, p. 475, ou rééd. 1717, p. 370-371 ; c'est la version Grand Siècle de la « réplique culte » de Michel Audiard mise en épigraphe et qui n'est, comme souvent, redisons-le mordicus, qu'un avatar de maximes classiques. Sur la traduction d'*aurum* par argent non comme métal mais comme somme d'argent, voire richesses ou fortune, voir Léon Nadjó, *L'Argent et les affaires à Rome des origines au 1^{er} siècle avant J.-C. : étude d'un vocabulaire technique*, Louvain, Peeters, 1989, p. 141-142 (précisant le sens du mot chez Lucilius).

par trente-huit manuscrits, tardifs, du xv^e siècle. Mais des occurrences contemporaines de sa rédaction permettent d'attester de l'existence de l'expression dans sa formulation « canonique » bien avant ! Le texte dit (§ 71) : « *Quom Ennium in manu haberet [Virgilius] rogareturque quidnam faceret, respondit se aurum colligere de stercore Enni*, Lorsque [Virgile] tenait un exemplaire d'Ennius à la main, et qu'on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il était en train d'extraire de l'or de l'excrément d'Ennius¹⁶ ». Il s'agit donc d'un propos rapporté attribué à Virgile.

LES DIFFÉRENTS SENS D'AURUM IN STERCORE

Nous n'allons pas égrener dans l'ordre chronologique toutes les occurrences de la cellule idéelle *aurum in stercore* chez tous les auteurs depuis Donat. Nous renvoyons à l'article de Georges Folliet pour une présentation de chacun des auteurs, et des textes l'un après l'autre. Nous proposons de repérer les grandes thématiques abordées par tous ces auteurs avant Leibniz.

Le premier grand sens, majoritaire (soixante pour cent des occurrences) condense l'argumentaire chrétien pour *s'autoriser la lecture des auteurs païens*. Le premier chez qui ce sens se rencontre est l'abbé Apponius, vers 420-430¹⁷, puis chez Ermennich d'Ellwangen († 874), Guillaume d'Hirschau († ca 1091), Thomas de Chobham († ca 1135), Conrad d'Hirschau († 1150), Honoré d'Autun († 1157), Jean de Salisbury († 1180) et Alexandre d'Ashby¹⁸ († 1208). Une variante consiste à appliquer

16 Georgius Brugnoli & Fabius Stok, *Vitae Vergilianae Antiquae*, Roma, Typis Officinae Polygraphicae, 1997, p. 113, ligne 3-5, trad. George Hugo Tucker, « Déchets, déchéance et recyclage – corps, corps du monde et corps-texte – chez Joachim Du Bellay et Michel de Montaigne », dans David Lee Rubin (dir.) *EMF: Studies in Early Modern France*, 8 : *Strategic Rewriting*, Charlottesville, Rookwood Press, 2002, p. 1.

17 Ce sont les fonction et date finalement retenues par les jésuites Bernard de Vregille et Louis Neyrand dans leur édition et traduction de son *Commentaire du Cantique des Cantiques*, Paris, éditions du Cerf, 1997, p. 113-119.

18 Signalé par François Dolbeau, *Archivum Latinitatis medi ævi*, vol. 62, 2004, p. 303 à partir d'*Alexandri Essebiensis Opera theologica. De artificioso modo predicandi, Sermones*, éd. Franco Morenzoni ; *Meditaciones*, éd. Thomas

la formule pour s'autoriser la lecture des *hérétiques*. Elle se rencontre pour la première fois chez Primase, évêque d'Hadrumète († ca 553), est devenue une question pédagogique classique à la Renaissance¹⁹ et, pour le XVII^e siècle²⁰, signalons que Le Maître de Sacy, ou plutôt Saint-Cyran, y revient (à propos de la lecture de Tertullien par saint Cyprien) dans son *Entretien avec Pascal*²¹.

Le deuxième sens est celui de la *boue des apocryphes* et se rencontre par exemple chez saint Jérôme. Cela se retrouve chez Sedulius Scottus († 858), Yves de Chartres († ca 1115), Abélard († 1142), Lupus d'Olmedo et, au XVII^e siècle, chez Jean-François Chifflet (en 1664).

Un troisième sens a trait à la *boue du péché*. Saint Jean Chrysostome et Hincmar de Reims ont décrit au moyen de cette cellule idéelle la conversion du pécheur à la sainteté. De même, chez saint Ambroise de Milan, l'état de pécheur fait des philosophes cherchant Dieu des hommes versés dans

22

H. Bestul, Tumhout, Brepols, 2004, p. 24, 48-49 : « *aurum de luto aut gemmam de sterquilinio* ».

- 19 Jakob Wimpfeling (1450-1528) et Johannes Murmellius (1480-1517) emploient cette image pour souligner la nécessité qu'ont les enseignants de sélectionner soigneusement les lieux communs chez les poètes païens afin de maîtriser les lectures de leurs étudiants. Voir Ann Moss, *Les Recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*, trad. de l'anglais par Patricia Eichel-Lojkine, Monique Lojkine-Morelec, Marie-Christine Munoz-Teulie & Georges-Louis Tin, sous la dir. de Patricia Eichel-Lojkine, Genève, Droz, 2002, p. 151-161 et p. 491.
- 20 Mentionnons au passage deux poètes. Dans les *Epigrammata* (1606-1613) de John Owen, on lit « *Aurum Virgilius de stercore colligit Enni, / Ex auro stercore colligit haereticus* » (III, 83) et « *Aurum Virgilius de stercore collegit Enni / Fecit Virgilius, quod facit et medicus* » (IV, 199). Antoine Bauderon de Sénécé (1643-1737) écrivait, quant à lui, que « [...] le grand Virgile a bien cueilli des roses dans les ordures d'Ennius » (*Épigrammes et autres pièces diverses*, Paris, Giffart, 1717, p. 354).
- 21 Voir l'éd. par Pierre Courcelle de *L'Entretien de Pascal et Sacy : ses sources et ses énigmes* [1960], Paris, Vrin, 1981 (2^e éd.), p. 60, 77, 109-110, cf. dans Nicolas Fontaine, *Mémoires ou histoire des solitaires de Port-Royal*, éd. critique Pascale Thouvenin, Paris, Champion, 2001, p. 399 (cf. éd. de 1736, vol. 1^{er}, p. 177) à propos de saint Cyprien. Paul-Louis Couchoud a montré qu'il fallait rendre ce propos de Sacy à Saint-Cyran dans « L'entretien de Pascal avec M. de Sacy a-t-il eu lieu ? », *Mercure de France*, vol. 311, n° 1, 1951, p. 227, n. 3.

la boue, trouvant dans le sang du Christ l'or lavant cette boue de tous les péchés. Une moniale de la fin du VII^e siècle, Burginda, dira de façon voisine que les martyrs sont l'or du trésor divin tiré de la boue des nations impies. La même idée se rencontre encore chez Bernard de Clairvaux, chez qui il est question de la fange du péché et de la pierre précieuse de la vie divine. L'or dans la boue désigne aussi dans cette thématique la Vierge Marie. Allégoriquement, elle représente en effet l'or dans la boue qu'est l'humanité pécheresse. Ce sens se rencontre chez trois auteurs médiévaux : le pseudo-Ildefonse de Tolède, mort en 667 (mais l'on attribue le texte en question à saint Ambroise, saint Jérôme ou saint Anselme !), et deux victorins : Gauthier de Saint-Victor († après 1180) et Geoffroy de Sainte-Barbe-en-Auge (ca 1130-1194, aujourd'hui Mézidon-Vallée-d'Auge).

Le quatrième sens est celui de la *boue du style littéraire*. On le trouve sous la plume de Berengaud de Ferrières († 892) ou Wolfhard von Herrieden († 902).

D'autres sens, éparés, se trouvent chez tel ou tel auteur²², mais nous sommes donc en présence de quatre sens majeurs avec la boue des païens et des hérétiques, la boue des apocryphes, la boue du péché et la boue du style.

LES TERMES LATINS ET LEURS SENS

Aurum signifie bien sûr or. À la place d'*aurum*, on trouve parfois *margarita*, perle. On rencontre encore *gemma*, pierre précieuse. Les qualificatifs de l'objet précieux utilisés par tel ou tel auteur sont par ailleurs des indices problématiques intéressants. Les uns parlent ainsi d'un or simplement présent dans la fange, d'autres d'or luisant, brillant, éclatant (*fulgens* chez pseudo-Ildefonse de Tolède), d'autres encore d'un or spolié ou propre (Conrad d'Hirshau) ou même pur (Alared Gazet, † 1626).

22 Ainsi, (a) l'évêque pélagien Julien d'Éclane trouve-t-il que la définition du péché par Augustin est l'or dans la boue des œuvres de l'évêque d'Hippone ! (b) Eberhard de Bamberg († 1147) emploie, quant à lui, notre cellule idéale pour soutenir que la raison (or) doit l'emporter sur les sens (boue) ; (c) Enfin, anecdotique est l'occurrence chez Philippe de Harveng († 1107) de l'or dans la boue désignant les vertus de Ghislain fondateur du monastère de Celle dans le Hainaut (Belgique).

Alcuin précise que cet or doit être lavé. Deux attitudes peuvent clairement être dégagées : soit cet or se voit immédiatement, s'impose au regard, soit il faut aller le chercher. C'est le *statut d'évidence* de cet or qui est en jeu. Une herméneutique est-elle nécessaire ou bien s'agit-il d'une reprise *ne varietur* ? Transposons aux emplois de Leibniz. Peut-on reprendre un concept sans le retravailler à l'intérieur d'un nouvel ensemble conceptuel qui en déporte les harmoniques ? Pour Leibniz, l'or dans la boue des scolastiques ne se voit pas au premier coup d'œil. Il faut être éclairé, compétent, versé dans le domaine. Un étudiant ne saurait y parvenir, ce serait une perte de temps que d'essayer. C'est ce qui ressort de l'occurrence des *Nouveaux Essais*, IV, VIII, § 9 :

24

En un mot, il faut avouer qu'il y a encore de l'or dans ces scories, *mais il n'y a que des personnes éclairées qui en puissent profiter* ; et de charger la jeunesse d'un fatras d'inutilités, parce qu'il y a quelque chose de bon par ci par là, ce serait mal ménager la plus précieuse de toutes les choses, qui est le temps²³ ;

et de la *lettre à Nicolas Rémond* 26 août 1714 :

J'ai dit souvent, *aurum latere in stercore illo scholastico barbariei* ; et je souhaiterais qu'on pût trouver quelque habile homme *versé* dans cette philosophie hibernoise et espagnole, qui eût de l'inclination et de la *capacité* pour en tirer le bon²⁴.

Si *stercus* est le terme le plus courant, il n'est pas le seul employé par Leibniz ni par les autres auteurs de notre *corpus*. Évacuons rapidement deux variantes : *coenum* et *sterquilinum*, pour nous concentrer sur *stercus*, *lutum* et *pulver*. *Coenum* est la boue, Leibniz l'emploie, il se trouvait seulement chez Lucilius ; et *sterquilinium* qu'emploient certains auteurs (mais non Leibniz) désigne une fosse à purin. Le sens de *stercus* varie quelque peu. Comme le dit Hamblenne, *stercus* signifie « déjection » et non d'abord « le fumier de la ferme ». Le dictionnaire latin-français *Novitius* de Nicolas Magniez, publié en 1721, donnait pour sa part comme sens chez

23 A VI, 6, 431, 10-14, GP V, 412 (nous soulignons).

24 *Reihe I : Transkriptionen 1714*, version du 3 novembre 2020, p. 325-327, GP III, 624-625 (nous soulignons).

Cicéron « du fumier », puis « de la fiente, de la merde²⁵ ». Quand on voit Leibniz multiplier les termes alternatifs (*coenum*, ordures, scories, *lutum*, boue), c'est que cette différence lui importe peu, semble-t-il. Un auteur (Philippe de Harveng) parle de la *pulver*, c'est-à-dire de la terre réduite en poudre. Cette fois, Leibniz y est attentif. Il explique dans des notes de jeunesse sur la *Physique* d'Honoré Fabri comment séparer l'or et les autres métaux de la poussière dans laquelle ils sont : par le mouvement, l'agitation, l'or étant plus lourd se retrouve au fond du récipient²⁶. Mais plus souvent, plutôt que de la poussière, c'est de la « terre mouillée », du *lutum*, dont il est question. Leibniz utilise aussi ce terme qui signifie d'abord l'argile ou toute terre de potier. Ce n'est plus exactement la même chose que *pulver* car cette fois la terre est malléable et le matériau possible pour une autre construction. Ce n'est pas qu'un résidu. L'or dans le *lutum* surgit grâce à un certain regard, à un certain usage d'une seule et même chose : si l'on sait quoi en faire, cette terre de potier est de l'or, sinon cela reste du *lutum*. *Aurum* et *lutum* peuvent ne pas être de *natures* différentes.

Scōriā, qu'emploie aussi Leibniz, désigne enfin le résidu des métaux, « la crasse, ce qu'il y a de plus grossier dans les métaux²⁷ ». Leibniz explique, en physicien, le rapport de l'or aux scories dans des remarques sur la *Methodus inveniendi argumenta* (1675) d'Arnold Geulincx : « Et d'une manière générale, dans les choses qui sont positives, être simplement et être pur sont la même chose : ainsi être de l'or et être de l'or pur sont la même chose (de fait l'or impur n'est pas de l'or mais de l'or et des scories)²⁸ ».

25 Nicolas Magniez, *Novitius*, Paris, Charles Huguier, 1721, vol. II, p. 1242b.

26 Fabri remarquait, lui, que le *lutum* devenait mou en le remuant (et que le lait devient du beurre) : A VI, 2, 205, 10-15, cf. A VI, 2, 291, 25-26 où Leibniz mentionne un grec (non identifié) ayant expliqué comment un moulin faisait sortir l'or de la poussière.

27 Nicolas Magniez, *Novitius*, op. cit., p. 1195a.

28 « *Et generatim in iis quae positiva sunt, idem est simpliciter esse, et purum esse : sic esse aurum, et esse purum aurum, idem sunt (nam impurum aurum non est aurum, sed aurum et scoria* » (A VI, 4-B, 1692, 16-19). Rappelons que l'or fin ou pur est de vingt-quatre carats. « La pureté de l'or s'exprime en carats, chaque carat représente 1/24 d'or pur contenu dans une quantité d'or. Lorsque l'or des bijoutiers est de dix-huit carats, il contient donc un quart de métaux qui ne sont pas de l'or » (Bernard Joly, *La Rationalité de l'alchimie au xvii^e siècle*, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 1992, p. 108, n. 34).

Quand Leibniz écrit dans les *Nouveaux Essais*, et dans la *lettre à Tolomei* du 6 janvier 1705²⁹ qu'on peut tirer l'or de ses scories, il se représente donc quelque chose de tout à fait précis. Nous avons rappelé qu'il était ingénieur dans les mines du Harz. L'or doit être dégagé de ce qui n'est pas or. Cela ne requiert pas d'abord une conversion du regard (comme avec le *lutum*), mais force avant tout et surtout à mobiliser une technique.

Les verbes enfin sont tout aussi intéressants. Leibniz se contente de dire « il y a ». Les autres auteurs sont plus précis et indicatifs. C'est sans doute le verbe *quaero* qui dans les variations est le plus fécond problématiquement. Cela témoigne d'une recherche. Vont dans le même sens, dynamique, *tolerare*, retirer, et *invenire*, découvrir. Il s'agit de recueillir l'or, de le séparer de la boue. Le « il y a » de Leibniz se rapproche davantage d'un *jacere* : gire à terre, ou d'un *ferre* (*tulisse* au parfait) au sens de contenir. Reste que Nicolas Rémond félicitera Leibniz de savoir mieux que Virgile collecter (*colligere*³⁰) l'or trouvé dans la boue. Ce verbe est intéressant car il montre un Leibniz à la fois chercheur-trouveur et réélaborateur. Il sait trouver et insérer dans un nouvel ensemble ce qu'il a trouvé. Se confirme par là le statut non évident de l'or dans la boue. Il faut être éclairé pour le trouver.

Il y a donc quatre grands sens de la boue avant Leibniz (les païens ou les hérétiques, les apocryphes, le péché, le style), et les termes latins employés avant Leibniz et par Leibniz engagent à penser que l'or ne se trouve pas aisément (il y faut compétences et / ou technique). Passons à notre deuxième volet sur l'histoire du latin pour voir ce qu'elle surajoute, avant de chercher les signes de reprises de ces éléments dans les textes de Leibniz.

Leibniz s'intéresse parfois à l'électrum : composé d'un cinquième d'argent pour quatre cinquièmes d'or (A VI, 1, 81, 4). Le lecteur curieux lira l'utile article sur le « Working with gold » par George John Cayley dans *Fraser's Magazine*, vol. 64, octobre 1861, p. 439-451, adapté en français par O. S., « L'or et l'orfèvrerie moderne », *Revue britannique*, vol. 8, 1862, p. 87-107. Pour la comparaison entre le ducat d'or de Hanovre de 1712 et la monnaie française, voir Jean-François-Gaspard Palaiseau, *Métrologie universelle*, Bordeaux, Lavigne, 1816, p. 451.

29 Voir le début du texte *Nouveaux Essais*, IV, VIII, §9, p. 24 de ce chapitre.

30 GP III, 627.

... LES ORDURES DU LATIN BARBARE... : L'ÂGE DE BOUE DU LATIN

Leibniz, dans le § 6 du « Discours préliminaire » des *Essais de théodicée*, ne se limite pas à dire qu'il y a de l'or dans la boue chez les scolastiques, il précise dans la boue de leur latin. Il ne se contente pas ici de renvoyer à la scolastique ou à la période médiévale, mais il attire l'attention sur la langue latine. Cette idée d'une boue du latin que serait celui des scolastiques fusionne deux formules « l'or dans la boue » et « l'âge de boue de la latinité ». Un article très informé de Wolfram Ax³¹ fait le point sur les quatre âges du latin et nous permet de nous repérer dans les histoires de la langue latine et les nouveautés que le XVII^e siècle introduit en la matière. Le modèle conceptuel dominant les histoires allégoriques de la langue latine est celui de l'échelle métallique (âge d'or, âge d'argent, etc.). Reprenons rapidement l'état de l'art en la matière grâce à Ax.

LES ÉCHELLES NON MÉTALLIQUES : I. DE SÉVILLE, A. DE CASTELLO, J.C. SCALIGER

Le premier à laisser une histoire de la langue latine en quatre périodes semble être Isidore de Séville au VII^e siècle. Dans ses *Étymologies*, il distingue une période antique (avec les règnes de Janus et de Saturne, ce qui correspond chez lui à l'âge d'or³²!), une période latine (correspondant à la période de la royauté romaine et des rois étrusques, soit -753/-509), le temps romain (République, -509/-27) et ce qu'il appelle le temps mixte (Empire -27/395 ap. J.-C.) parce que l'intégrité de la langue est corrompue par les solécismes et les barbarismes³³.

31 « *Quattuor linguae latinae aetates*. Neue Forschungen zur Geschichte der Begriffe "Goldene" und "Siberne Latinität" », *Hermes. Zeitschrift für klassische Philologie*, vol. 124, 1996-2, p. 220-240. On consultera, pour une vision plus large, l'épilogue de l'ouvrage (latin) de Terentius Tunberg, *De rationibus quibus homines docti artem Latine colloquendi et ex tempore dicendi saeculis XVI et XVII coluerunt*, Louvain, Leuven UP, coll. « Supplementa Humanistica Lovaniensia » 31, 2012, p. 105-115.

32 Cf. l'âge d'or évoqué par Virgile, *Énéide*, VIII, 319-325.

33 « *Latinas autem linguas quattuor esse quidam dixerunt, id est Priscam, Latinam, Romanam, Mixtam. Prisca est, quam vetustissimi Italiae sub Iano et Saturno sunt usi, incondita, ut se habent carmina Saliorum. Latina, quam sub*

Le cardinal Adriano de Castello (1460-1521), dans le *De sermone latino et modis latine loquendi*³⁴, proposa une nouvelle classification historique des états de la langue latine. Il distingue le temps le plus antique (jusqu'à Livius), le temps antique (entre Livius et Cicéron), le temps parfait (Cicéron et son siècle qualifié de siècle d'or) et le temps imparfait (temps indéterminé, faisant simplement suite au siècle d'or).

Enfin, Jules César Scaliger, dans sa *Poétique en sept livres* (1561), au premier chapitre du livre VI intitulé *Hypercritique*, distingue cinq âges. Le modèle conceptuel est celui des âges de la vie. Après l'âge des rudiments, vient l'adolescence (Livius, Ennius), puis la fleur de l'âge dans laquelle il distingue la période de pleine vigueur (Terence, Virgile, etc.) de la période où la fleur commence à courber la tête (Martial, Juvénal), avant d'atteindre la sénilité (Ausone). Recommence ensuite une nouvelle jeunesse avec la Renaissance et Pétrarque !

	Isidore de Séville ca 630	Adriano Castello 1505		Jules César Scaliger 1561	
Antique	Janus-Saturne Âge d'or	Le plus antique	Jusqu'à Livius	Rudiments	Jusqu'à Livius
Latine	-753/-509 Royauté	Antique	De Livius à Cicéron	Adolescence	Livius, Ennius
Romaine	-509/-27 République	Parfait	Cicéron et son Siècle d'or	Fleur de l'âge	- droite : Terence - courbée : Martial
Mixte	-27/+395 Empire	Imparfait	Après Cicéron (bornes confuses)	Sénilité	Sidoine, Ausone
				Nouvelle enfance	Pétrarque

Latino et regibus Tusci et ceteri in Latio sunt locuti, ex qua fuerunt duodecim tabulae scriptae. Romana, quae post reges exactos a populo Romano coepta est, qua Naevius, Plautus, Ennius, Vergilius poetae, et ex oratoribus Gracchus et Cato et Cicero vel ceteri effuderunt. Mixta, quae post imperium latius promotum simul cum moribus et hominibus in Romanam civitatem inrupit, integritatem verbi per soloecismos et barbarismos corrumpens. » (Livre IX, chapitre 1^{er}, 6-7, *Les langues et les groupes sociaux*, texte établi par Marc Reydellet, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 35, 37).

34 Venise, Alde Manuce, 1505.

Repartons des enseignements contemporains. Dans les présentations les plus récentes, comme celle d'Ursula Reutner³⁵, on distingue : (a) le latin préclassique jusqu'à 240 av. J.-C. ; (b) le latin préclassique de 240 av. J.-C. à 80 av. J.-C. ; (c) le latin classique de 80 av. J.-C. à 117 de notre ère ; (d) le latin postclassique de 117 à 180 ; (e) le latin tardif de 180 à 650 ; (f) le latin médiéval de 650 à 1492 ; et (g) le néolatin depuis 1492. Mais naguère, on parlait des quatre âges du latin (or, argent, bronze et fer, c'est-à-dire les époques classique, postclassique, tardive et romane). Cela se trouve par exemple dans le manuel de latin vulgaire de Veikko Väänänen³⁶. Cette échelle métallique (or, argent, bronze, fer) n'est pas la seule qui a cours au temps de Leibniz.

Pour les auteurs du XVII^e siècle, l'histoire du latin se présente ainsi que le *Novitius* de Magniez l'expose :

[...] le cardinal Adrien [...] distingue autrement que Scoppius les siècles de la latinité : car celui-ci compte le *siècle d'or* de la latinité, depuis le temps de la deuxième guerre de Carthage, jusqu'à la mort d'Auguste. Le *siècle d'argent*, depuis la fin d'Auguste jusqu'à la mort de l'empereur Néron. Le *siècle d'airain* comprend le temps qui s'est écoulé depuis Néron jusqu'à l'empire d'Adrien. Enfin, le *siècle de fer* depuis l'empire d'Adrien jusqu'au temps du jeune Théodose. Ce qui suit ces temps-ci appartient au siècle de bois, ou de boue ; au lieu que notre savant cardinal divise le temps des savants hommes de Rome, en temps très ancien, en temps ancien, en temps parfait, et en temps imparfait ou corrompu³⁷.

Redéployons un peu cette histoire. Caspar Schoppe (latinisé en Scoppius) a écrit en 1616 un texte publié en 1631 intitulé *Consultationes de scholarum*

35 « Du latin aux langues romanes », dans André Klump, Johannes Kramer & Aline Willems (dir.), *Manuel des langues romanes*, Berlin, De Gruyter, 2014, p. 199-223, ici p. 201.

36 *Introduction au latin vulgaire. Nouvelle édition revue et complétée d'une anthologie avec commentaires* [1963], rééd. Paris, éditions Klincksieck, 1967, p. 12 sq. (dernière rééd. 2012).

37 *Op. cit.*, p. 1397.

et studiorum ratione / *Consultations touchant les écoles et les études*³⁸. La deuxième consultation a pour titre « D'une manière particulière de paraître prudent et éloquent à l'adolescence, *Germani usum* [...] ». Ce texte est déterminant pour nous. Il introduit une caractérisation du cinquième âge du latin comme « âge de boue³⁹ ». Cette caractérisation est en fait double puisqu'une autre appellation en est âge de bois. L'âge de boue chez Schoppe commence à la fin du VI^e siècle.

À la suite de Schoppe, Ole Borch (latinisé en Olaus Borrichius⁴⁰, 1626-1690) publie en 1675 ses *Cogitationes de variis linguae Latinae aetatibus*⁴¹. Il y est question de l'âge de boue, qu'il appelle (aussi) « âge du potier » (*figlina*), où l'on rencontre Alain de Lille († 1202), le carme et poète Robert Baston († ca 1310), ou encore le logicien Walter Burley (1275-1344).

30

38 Pour une présentation du plan d'études et de la pensée pédagogique de Schoppe, voir Charles Nisard, *Les Gladiateurs de la République des Lettres*, Paris, Lévy, 1860, t. 2, p. 120-125; et Wolfgang Neuber, « *Paedia prudentiae*. Zur Stellung von Kaspar Schoppes *Consultationes de scholarum et studiorum ratione* in der Geschichte der Pädagogik. Mit einem Ausblick auf Schoppes Amsterdamer Hauptdrucker Joost Pluymer und sein Programm », dans Herbert Jaumann (dir.), *Kaspar Schoppe (1576-1649). Philologe im Dienste der Gegenreformation. Beiträge zur Gelehrtenkultur des europäischen Späthumanismus, Zeitsprünge. Forschungen zur Frühen Neuzeit*, vol. 2, n° 3-4, Frankfurt am Main, Klostermann, 1998, p. 391-422.

39 « *Scriptores, qui Lignea & Lutea ætate vixerunt* [...] » (Scioppius, *Consultationes de scholarum et studiorum ratione*, Amsterdam, Pluymer, 1631, p. 43).

40 Leibniz le considérait comme « assurément très habile en chimie » (A III, 4, 66, 10; voir en la matière J. R. Partington, *History of Chemistry*, London, Macmillan, 1962, vol. III, p. 160-162; Jole Shackelford, *A Philosophical Path for Paracelsian Medicine*, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 2004, p. 344-349; Helge Kragh, *Phosphors and Phosphorus in Early Danish Natural Philosophy*, Copenhagen, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2003, p. 52-61) et il connaissait également sa *Docimasticae metallica* (voir A I, 2, 496, 8-9, cf. A III, 4, 49, 19-20) et possédait aussi, en lexicographie, son vocabulaire de la pharmacie (voir Margherita Palumbo, « La biblioteca lessicografica di Leibniz », dans Eugenio Canone (dir.), *Bibliothecae Selectae*, Firenze, Olschki, 1993, p. 430). Il est à ses yeux une source pour le chapitre de l'histoire littéraire planifiée dans la Préface du *Plus ultra* (A VI, 4-A, 678, 11).

41 Suivra l'*Analecta ad Cogitationes de lingvâ latinâ*, Copenhagen, Luft, 1682.

Suite à Schoppe et Borch, l'âge de boue se retrouvera chez Stéphane Stübel dans son édition du dictionnaire d'Estienne en 1717 et dans l'édition du dictionnaire d'Ambroise Calepin (1502) par Jacob Facciolati en 1718, et bien sûr le *Novitius* de Magniez d'où nous sommes partis.

Âges	Schoppe	Borch	Stübel	Facciolati	Linguistique (Reutner)	
			Préf. à Estienne	Préf. à Calepin		
Publication	(1616) 1631	1675	1717	1718	2014	
Or	-220/14	-220/14	-217/14	-240/14	préclassique	-240/-80
Argent	14/68	14/68	14/117	14/117	classique	-80/117
Bronze		69/138	117/410	117/400	postclassique	117/180
Airain	69/138	138/410				
Fer	138/395	410/565			tardif	180/650
Boue	Jusqu'à la fin du VI ^e siècle	VI ^e -XIV ^e	410/1280	400/fin IX ^e	médiéval	650/1492

* Rappelons qu'en 14 survient la mort de l'empereur Auguste et que 117 marque l'arrivée au pouvoir d'Hadrien

L'OR DES BARBARES

Faisons rapidement un pas de côté hors de l'histoire de la langue latine pour aborder une autre expression qui consonne avec celle employée par Leibniz (« l'or caché sous les ordures du latin barbare ») : l'or des barbares, *aurum a barbaris*⁴². On la rencontre, dans une lettre en français de Fabri de Peiresc, mais bien mise en latin pour, à peine, masquer un jugement concernant l'archevêque de Toulouse, M^{gr} de Montchal⁴³, ainsi

42 Nous ne parlons pas ici de la formule juridique du *Code justinien*, IV, 63, 3 : « *Non solum aurum barbaris minime praebeatur [...]* », qui concerne l'or qui *part* chez les barbares, ce qui est interdit en 374, cf. Caroline Spinosi, « Dispositions juridiques relatives à la monnaie dans la législation et la pratique (principalement égyptiennes) des III^e et IV^e siècles après J.-C. », *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 39, n° 1, 1961, p. 52. Cette loi a été reformulée sous la forme *subtili ingenio extrahunt aurum a barbaris*, voir Jules Simonet, « Juifs et Lombards en Bourgogne », *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 2^e série, vol. 23, 1865, p. 177.

43 Voir la lettre à Holstenius du 8 juin 1629, *Lettres de Peiresc*, éd. Philippe Tamizey de Larroque, Paris, Imprimerie nationale, 1894, vol. V, p. 335,

qualifié de barbare ! Elle remonte en un sens elle aussi à Virgile qui, dans l'*Énéide* (II, 504), parle des portes des chambres nuptiales rehaussées de l'or des barbares, *barbarico auro*⁴⁴. La proximité n'autorise cependant guère à suivre cette piste. En effet, on en tire bientôt l'idée de corruption : cet or corrompt les Grecs comme l'enseigne Condillac⁴⁵. Or, dans l'or qui se rencontre dans le latin barbare, la corruption n'est que dans le *stercus*. Rien ne suggère que le profit qu'on peut tirer de cet or n'entraîne de corruption. Le principe est que l'or reste or, même dans la fange. C'est sur cette identité ou incorruptibilité qu'on s'autorise de fouiller si bas filon. Fin de parenthèse.

32 Concluons cette trop courte histoire. L'âge de boue correspond à ce qui est plus spontanément pour nous un âge de fer, c'est-à-dire le quatrième âge de l'histoire du latin. Si âge d'or et âge d'argent ne font pas question dans la hiérarchie, ce qui vient après varie. Schoppe et Magniez placent en troisième position un âge d'airain, Borch le met en quatrième position après le bronze et avant le fer. Nous soulignons la présence de boue bien entendu. Leibniz connaissait-il cet âge de boue ? Y pensait-il quand il disait or dans la boue du latin des scolastiques ? Si c'est le cas, c'est ce qui mettrait le mieux en perspective l'occurrence emblématique des *Essais de théodicée* nous semble-t-il, mais de qui se rapproche-t-il le plus quant aux dates ? C'est ce que le dernier volet de notre enquête va s'attacher à déterminer en identifiant les reprises chez le philosophe de Hanovre de ce que nous avons vu, et les nouveautés qu'il introduit.

Cf. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, *Lettres à Claude Saumaise et à son entourage (1620-1637)*, Firenze, Olschki, 1992, p. 77.

44 Voir Émilie Ndiaye, « *Barbaricus*, un doublet poétique de *barbarus* chez les poètes épiques (Virgile, Lucain, Silius Italicus, Valérius Flaccus) ? », *Vita latina*, vol. 166, 2002, p. 55-56.

45 Voir son *Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme*, « Aux deux ponts », vol. V, 1782, p. 256.

L'OR DANS LA BOUE DES SCOLASTIQUES

REPRISE DES THÉMATIQUES

Leibniz a-t-il conscience qu'il s'agit déjà d'une maxime avant lui ? Cite-t-il Virgile ? La thématique principale de la lecture des auteurs païens par les Chrétiens lui est-elle familière ? *Idem* pour la boue du péché ? L'histoire de la langue latine par Schoppe et Borch lui est-elle connue ? Reprenons ces différents points un par un.

1. Concernant la compréhension par Leibniz de cette cellule idéale en tant que telle, remarquons qu'il a bien conscience d'employer une formule sinon de Virgile (nous y reviendrons dans un instant) du moins proverbiale. En effet, dans les textes en français, il met parfois (trois fois) la cellule idéale en latin⁴⁶. Il l'isole donc de fait du reste de son propos, indiquant quelque chose de connu en tant que tel.
2. Relevons ensuite l'attestation chez notre champion de sa connaissance de la première occurrence chez Virgile. Il l'évoque dans la *lettre au père Giovanni Battista Tolomei* du 6 janvier 1705 : « dico, quod Virgilius de Ennio, aurum sub his scoriiis⁴⁷ ». Ajoutons que Virgile « [...] est [son] livre préféré » comme il le dit en 1679 dans l'*Exhortation aux Allemands d'avoir à perfectionner leur entendement et leur langue*⁴⁸...
3. La thématique de la lecture des païens par les Chrétiens est également attestée. Leibniz écrit à Rémond le 26 août 1714 (c'est la fameuse lettre sur la *philosophia perennis*) que « [...] les scolastiques ont tâché d'employer utilement pour le christianisme, ce qu'il y avait de passable dans la philosophie des païens. J'ai dit souvent, *aurum latere in stercore*

46 A I, 13, 542, 24; A I, 14, 222, 12; GP III, 624 = *Reihe I: Transkriptionen 1714*, version du 3 novembre 2020, p. 325-326.

47 GP VII, 466.

48 *L'Harmonie des langues*, trad. Marc Crépon, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 135 (A IV, 3, 814, 31-32 : « [...] *Virgilium selbst gelesen, der doch mein leibbuch ist* »). Cf. *L'Éloge de Leibnitz* par Fontenelle : « Il savait les bons poètes par cœur, et dans sa vieillesse même il aurait encore récité Virgile presque tout entier mot pour mot. » (*Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, dir. Sophie Audière, éd. Véronique Le Du, Paris, Garnier, 2015, p. 473).

*illo scholastico barbariei*⁴⁹ ». Le jeu est fin : Leibniz transfère aux scolastiques la poursuite de l'attitude des Pères vis-à-vis des païens. Leibniz ne dit pas que les scolastiques ont tiré de l'or des païens, c'est ce qu'avaient fait les Pères. Les scolastiques n'ont repris que ce qui était passable chez les païens (deuxième démarque). Mais alors que les Pères avaient trouvé *aurum in stercore* chez les païens, cette fois c'est chez les scolastiques que les modernes trouveront *aurum in stercore*. L'association d'idées avec le sens dominant est présente, mais Leibniz joue avec elle.

4. L'association de la boue au péché se rencontre aussi chez lui. On la voit dans le dialogue final des *Essais de théodicée*. Laurent y dit en effet que « Quelques-uns ont dit que nous sommes faits d'une masse corrompue et impure, de boue. Mais Adam, mais les anges étaient faits d'argent et d'or, et ils n'ont pas laissé de pécher⁵⁰. » La boue d'un côté, l'or de l'autre. Le péché de l'ange est de la boue dans leur or. De même, le péché d'Adam le renvoie à la terre, *ADaMah* en hébreu⁵¹ (en latin *pulver* ou *lutum*?). Leibniz là encore joue d'un décalage.
5. Pour ce qui est des thématiques d'histoire de la langue latine, Leibniz connaît bien entendu l'échelle métallurgique de l'histoire des langues, puisqu'il différencie entre l'âge d'or et l'âge de fer de la langue allemande dans l'*Exhortation aux Allemands*⁵². Mais ce ne sont pas les âges les plus rares.
6. Connaît-il Schoppe ? Il était peu lisible chez les protestants. Jakob Thomasius par exemple ne peut lire sa *Grammatica philosophica* que parce que Leibniz, qui l'a lue, la lui fait parvenir, en l'empruntant au catholique Boinebourg⁵³. Leibniz cite la *Grammatica philosophica*, à de

49 GP III, 625 = *Reihe I: Transkriptionen 1714*, version du 5 novembre 2020, p. 325-326.

50 III, § 411, GP VI, 361.

51 Voir par exemple Marc Israël, *La Philosophie juive*, Paris, Eyrolles, 2012, p. 36-37.

52 *L'Harmonie des langues*, op. cit., p. 136 (A IV, 814, 17 : « *der Unterschied der Gùlden und Eisernen Zeit* »).

53 Voir Leibniz-Thomasius, *Correspondance 1663-1672*, trad. Richard Bodéüs, Paris, Vrin, 1993, p. 75-76, n. 3.

nombreuses reprises⁵⁴. A-t-il lu les *Consultationes* ? Nous n'en avons pas la preuve. Mais il cite un texte de De Groot⁵⁵ paru dans un volume publié avec pour auteur « Grotius et aliorum » où se trouvent aussi les *Consultationes* de Schoppe. Il s'agit des *Dissertationes de studiis instituendis* parues en 1645 à Amsterdam. Leibniz y fait allusion en marge de ses notes sur la *Methodus discendi nov-antiqua* d'E. Weigel⁵⁶. Nous n'affirmons pas que Leibniz a lu les *Consultationes* de Schoppe mais seulement qu'il avait pu les lire en feuilletant en même temps le livre de De Groot et que de toutes façons l'idée d'un « âge de boue » était courante de son temps : les reprises vulgarisées entre 1717 et 1721 l'attestent. Par ailleurs, il connaît le livre de Borch comme une *lettre à Theodor Althet Heinrich von Strattmann* de (mai-hiver) 1689 l'atteste : « *Borrichii de lexicis et latinae aetatibus*⁵⁷ ». Après ces reprises, voyons le sens nouveau que Leibniz donne à notre cellule idéelle.

LA BOUE DES FABLES⁵⁸ ET DES FICTIONS : LA MARQUE DE L'HISTORIEN

Leibniz nous semble introduire un nouveau sens à la cellule idéelle « or dans la boue » quand il aborde les fables et les fictions. C'est le cas pour les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, les *Eddas* et les *Sagas* islandaises, et les faux du dominicain Nanni. La boue est la même, mais leur or diffère. C'est le Leibniz historien que l'on voit à l'œuvre dans cette nouvelle acception.

54 A II, 1⁽²⁾, 324, A VI, 1, 265, 308, 310, A VI, 2, 19, 449, A VI, 4, 108, 113-114, 1028. *Paradoxa Literaria* : A VI, 4, 1331 sq. ; *Auctarium ad grammaticam philosophicam* : A VI, 4, 1328 ; *De Arte critica* : A VI, 1, 289, 336 ; *Paedia Politices* : A I, 5, 440, A VI, 2, 405 ; *Astrologia Ecclesiastica* : A VI, 2, 5 ; *Mercurius bilinguis*, A I, 20, 791.

55 La *lettre à Benjamin Aubéry du Maurier* du 13 mai 1615.

56 A VI, 4-B, 1165. L'Académie se réfère à cette édition de cette lettre, mais d'autres sont possibles il est vrai (par exemple celle de Gabriel Naudé, *Bibliographia politica*, Leyde, Jean Maire, 1642, p. 251-271).

57 A I, 5, 457, 15.

58 Leibniz réserve la dignité de fable, par opposition au roman, voir LH 23, 217 a, 1, 1 cité par Louis Davillé, *Leibniz historien*, Paris, Alcan, 1909, p. 322 : « *ne fabulosi quidem temporis nomine digna* ».

Les *Otia imperialia* (1210-1214) de Gervais de Tilbury

Leibniz admet qu'il y a de l'or dans la boue des *Otia imperialia*, les *Divertissements pour un empereur* de Gervais de Tilbury. Il écrit par exemple dans la *lettre à Lelong* du 13 décembre 1707 :

J'ai fait imprimer les *Otia imperialia* de Gervasius Tilberiensis [Gervais de Tilbury], à cause de l'empereur Othon IV pour qui il les a faits, et dont il était maréchal dans le royaume d'Arles ; car cet empereur était de la maison de Brunswick. L'auteur a été fort souvent cité par des habiles gens, comme j'ai marqué dans ma préface, et il y a de l'or dans cette boue. Les fables même dont il est si prodigue ont leur usage pour connaître le génie de ce temps ; entre autres il pourra servir un jour *ad illustrandam geographiam medii ævi*, qui n'a pas encore été éclaircie comme il faut : et la plupart des géographes et auteurs des dictionnaires historiques les passent quoiqu'elles soient très nécessaires pour l'histoire⁵⁹.

36

De quoi s'agit-il ? Les *Otia imperialia* ont commencé d'être rédigés pour le roi d'Angleterre, Henri II (le Jeune), mais, une fois ce dernier décédé, ils furent retravaillés entre 1210 et 1214 pour être finalement remis à l'empereur Otton IV de Brunswick, petit-fils de Henri II⁶⁰. Leibniz fait référence à la deuxième partie, sorte d'*imago mundi* géographique et historique, décrivant l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Concernant les « fables » dont il parle, il s'agit de la troisième partie⁶¹, où Gervais décrit

59 « Lettres de Leibniz au P. Malebranche et au P. Lelong », *Mélanges édités par la Société des bibliophiles français*, Paris, Didot, 1820, p. 63. On retrouve de fait la même chose dans l'introduction du premier des trois volumes des *Scriptores rerum Brunsvicensium* paru en juin de la même année (1707, p. XL) : « *legisse ex hox stercore aurum* ».

60 L'édition de Leibniz était la seule complète jusqu'à l'édition (anglaise) de 2002. Voir le compte rendu par Keith Bate de S. E. Banks et J. W. Binns (éd. et trad.), *Gervase of Tilbury: Otia imperialia. Recreation for an Emperor*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford Medieval Texts », 2002, dans les *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 47, n 188, 2004, p. 377.

61 Nous disposons de deux traductions françaises de la troisième partie : *Le Livre des merveilles de Gervais de Tilbury*, traduit et annoté par Annie Duchesne, Paris, Les Belles Lettres, 1992 ; *Les Traductions françaises des Otia imperialia de Gervais de Tilbury par Jean d'Antioche et Jean de*

les *mirabilia*, coutumes et croyances populaires du Midi de la France (il était en Arles), de la Catalogne et de l'Italie (Naples notamment). Il se fait ainsi l'écho des récits de magie de Virgile⁶². Ces légendes ne sont pas antiques mais médiévales. On sait que la légende du pouvoir protecteur des restes de Virgile à Naples ne remonte pas plus haut que 1130-1140. L'or que l'on peut en tirer consiste à *connaître le génie du Moyen Âge* selon Leibniz. Voyons la prochaine boue dans les fables, et l'or que l'on peut en tirer. Il s'agit des *Eddas* et des *Sagas*.

Eddas et *Sagas* (1180-xiv^e siècle)

Rappelons que l'*Edda* ou plutôt les *Eddas* sont des textes mythologiques et poétiques islandais du XIII^e siècle. L'or dans la boue ne se rencontre donc pas que dans l'ère linguistique latine puisqu'ici il s'agit de vieux norrois ! Précisons quelle est notre connaissance des *Eddas* et des *Sagas* et de leurs traditions, cela éclairera la position de Leibniz historien.

On distingue l'*Edda poétique* ou « *Edda ancienne* » d'une part et l'*Edda en prose* ou « *Jeune Edda* » d'autre part. L'*Edda poétique* transcrit une tradition orale remontant au VIII^e siècle. Une trentaine de poèmes la composent : les *Dits du Très-Haut*, les *Sarcasmes de Loki*, la *Prédiction de la voyante*, les *Dits de Fáfnir*. Le plus ancien manuscrit est le *Codex Regius*, redécouvert au XVII^e siècle (en 1643), copie de la fin du XIII^e siècle d'un original daté de 1210-1240⁶³. L'*Edda en prose* est l'œuvre de Snorri Sturluson⁶⁴

Vignay, édition de la troisième partie par Cinzia Pignatelli & Dominique Gerner, Genève, Droz, 2006 (la thèse dont est tiré ce livre proposait une traduction complète).

- 62 Voir Domenico Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, nouvelle éd. Giorgio Pasquali, Firenze, La Nuova Italia, 1941, cf. John Webster Spargo, *Virgil the Necromancer. Studies in Virgilian Legends*, Cambridge, Harvard UP, 1934.
- 63 L'*Edda poétique*, éd. Régis Boyer, Paris, Fayard, 1992, p. 73. L'édition de référence est *Edda. Die Lieder de Codex Regius nebst verwandten Denkmälern*, éd. Gustav Neckel, 4^e éd., revue par Hans Kuhn, Heidelberg, 1962.
- 64 L'édition de référence est Carl Winter, *Edda Snorra Sturlusonar udgivet efter Håndskrifterne*, éd. Finnur Jónsson, Copenhague, 1931 ; trad. François-Xavier Dillmann, *L'Edda*, Paris, Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », 1991.

et date d'après 1220. Le manuscrit (U) le plus ancien conservé est le *Codex Upsaliensis*, daté de 1300-1325.

Les *Sagas*⁶⁵, quant à elles, racontent – toujours en prose – l'histoire d'un personnage. Les premières sagas proprement dites remontent à 1180⁶⁶, mais les textes du *Livre des Islandais* (qui narrent l'histoire des premiers colons) à l'arrière-plan de certaines sagas royales sont plus anciens et datent de 1122-1133, même si le manuscrit le plus ancien que nous en connaissons ne date que du XVII^e siècle⁶⁷. Ces précisions nous semblent déterminantes pour éclairer le point de vue de Leibniz.

Remarquons qu'il ne les évoque pas dans leur dimension philosophique⁶⁸, que ce soit la preuve de l'existence de Dieu dans le

-
- 65 L'édition de référence est celle de Guðni Jónsson, *Fornaldar sögur Norðurlanda*, Reykjavik, Íslendingasagnaútgáfan, 1954, 4 vol., trad. Régis Boyer & Jean Renaud, *Sagas légendaires islandaises*, Toulouse, Anacharsis, 2012.
- 66 *Sagas légendaires islandaises*, *op. cit.*, p. 10. Date ainsi de 1185-1188 *La Saga de Sverrir, roi de Norvège, composée au XIII^e siècle par l'abbé Karl Jónsson du monastère de Þingeyrar en Islande*, traduite, annotée et présentée par Torfi H. Tulinius, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les classiques du Nord », 2010. – Pour la *Saga Eyrbyggja*, le plus ancien manuscrit (1280) est conservé à la bibliothèque du duc Auguste de Wolfenbüttel. Leibniz l'avait fait parvenir à Copenhague à Árni Magnússon, via Lorenz Hertel parti en juillet 1697, l'Islandais le rendra avec un rapport sur son contenu en juin 1701 (voir *The Saga Manuscript 9. 10. Aug. 4to in the Herzog August Library Wolfenbüttel*, éd. Jón Helgason, Copenhague, Manuscripta Islandica, 1956, p. xiv-xv, et Már Jónsson, « Manuscript Hunting and the Challenge of Textual Variance in Late Seventeenth-Century Icelandic Studies », dans Rens Bod, Jaap Maat & Thijs Weststeijn (dir.), *The Making of the Humanities*, vol. 1, *Early Modern Europe*, Amsterdam, Amsterdam UP, 2010, p. 306-307, p. 310). Leibniz ignorait de quoi il s'agissait vraiment dans ce texte en 1697 (voir A I, 14, 25, 1-3).
- 67 Concernant l'*Íslendigabók*, voir Torfi H. Tulinius, *La « Matière du Nord » : sagas légendaires et fiction dans la littérature du XIII^e s.*, Paris, PUPS, 1995, p. 46. Cf. Jónas Kristjánsson, *Eddas and Sagas. Iceland's Medieval Literature*, Reykjavik, Hið íslenska bókmenntafélag, 1988.
- 68 Concernant leur analyse philosophique aujourd'hui, voir les travaux de Gunnar Harðarson, « La pensée philosophique dans la littérature islandaise du Moyen Âge », *Annuaire (2013-2014) de l'École Pratique des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, vol. 146, 2015, p. 170-178. Gunnar Harðarson a traduit en islandais, annoté et postfacé le *Discours de métaphysique*, le *Système nouveau* et la *Monadologie* : *Orðræða um*

Prologue de Snorri Sturluson, ou l'éthique de l'autonomie et de la liberté des *Dits du Très-Haut* ou l'éthique métaphysique du destin et de la résignation de la *Saga des Islandais* notamment. Leibniz aborde les *Eddas* et *Sagas* en historien en se défiant de ces récits passés par la tradition orale⁶⁹. Le manque d'ancienneté de la tradition écrite, donc de *manuscrits* contemporains des histoires narrées dans ces récits, les disqualifiait largement aux yeux de l'historien. Il doutait d'ailleurs de cette antiquité. Il écrivait ainsi à *Christoph Joachim Nicolai von Greiffencranz* le 28 août/7 septembre 1692 que « L'*Edda* et livres semblables ne sont pas fort anciens. Et leurs monuments runiques sont bien éloignés à mon avis de cette antiquité, dont on les vante. Ils n'ont point d'anciennes chroniques et encore moins de vieux manuscrits⁷⁰. » Il ne les admettait donc que *sous condition*, la principale étant leur *accord* avec d'autres textes. Un *hapax* en matière de mythologie nordique n'est pas un *index veritatis*, bien au contraire. C'est ce qu'il explique dans une *lettre à Job. Gabriel Sparfwenfeld* du 7/17 avril 1699 :

J'ai grand peur qu'il n'en soit de même de vos *Eddas* et *Sagas*, et histoires anciennes des Francs selon Trithemius, des Écossais et des autres histoires particulières de quelques peuples, lorsqu'elles ne s'accordent guères avec les Histoires des autres peuples. Ainsi je me ferais plutôt, par exemple, à l'égard des Rois Danois à ce dit un contemporain étranger comme Eginhardus, qu'à ce qu'un auteur du pays rapporte longtemps après sur des chansons, traditions ou contes populaires⁷¹.

Quel or trouve-t-il dès lors dans ces fables ? Il le dit lui-même : « D'une manière générale en effet sous les fables des dieux se cache quelque chose

frumspeki : *Nýtt kerfi um eðli verundanna og Mónödufræðin*, avec une introduction de Henry Alexander Henrysson, Reykjavík, Hið íslenska bókmenntafélag, coll. « Lærdómsrit Bókmenntafélagsins », 2004. Nous remercions Gunnar Harðarson pour les indications qu'il nous a données (par courriels les 15 et 18 janvier 2017) concernant les relations de Leibniz à l'Islande.

69 Les recherches sur la tradition orale sont contemporaines de Leibniz et datent de Richard Simon († 1712).

70 A I, 8, 418, 8-10.

71 A I, 16, 725, 2-7 = Dutens, VI-B, p. 223.

de l'histoire vraie⁷². » Il n'hésite pas à le dire des *Eddas* et *Sagas* mais aussi de l'histoire universelle. Deux lettres de 1697 y reviennent. La première est encore adressée à Sparwenfeld et date du 29 janvier/9 février 1697 : « [...] on a raison de conserver [les *Eddas* ou *Sagas* et de les employer], quelques fabuleuses et nugatoires qu'elles soient, parce qu'on pourra toujours en tirer *aurum ex stercore*⁷³. » La seconde est adressée à *Thomas Burnett de Kemney* le 8/18 mai 1697 : « [...] je crois effectivement que l'ancienne histoire est cachée sous les fables des dieux, c'est pourquoi je souhaiterais que [M^{gr} William Lloyd] [...] continuât sa chronologie [universelle], pour en tirer *aurum ex stercore mythologorum*. Cela me paraît plus raisonnable, que de vouloir accommoder les fables des païens à la Sainte Écriture⁷⁴. » L'or de la boue des fables islandaises est la *véritable histoire ancienne*, à condition d'employer une méthode critique, comparative. Leibniz a toujours un contre-point en tant qu'orpailleur en histoire : par exemple la chronologie universelle de Lloyd ou l'*Histoire des archevêques de Hambourg* d'Adam de Brême⁷⁵.

Enfin, Leibniz – signalons-le – opposait de la même manière, en 1681-1682⁷⁶, les histoires et les fables des peuples de bonnes femmes à la

72 « *Plerumque enim sub fabulis Deorum aliquid verae Historiae latet* » (*Scriptores rerum Brunsvicensium, op. cit.*, t. I, n° I, préf., fol. b).

73 A I, 13, 542, 19-24.

74 A I, 14, 222, 9-14.

75 *Annales Imperii*, 980, § 26, t. III, p. 467, cité par Louis Davillé, *Leibniz historien, op. cit.*, p. 529.

76 « *Sed maxima omnium Eruditionis utilitas in eo consistit, ut verae religioni serviat. Ita enim arbitror, ideo maxime cum Judaeo, cum Mahumetano, cum Pagano difficulter disputari, quia illi homines in cymmeriis tenebris versantur, semper pueri, quod de Graecis sacerdos Aegyptius Soloni dicebat, et ignari eorum quae ante ipsos acta sunt, aut si quas habent historias vel traditiones, miris fabulis involventes. Cum apud nos divino criticae beneficio genuinum a suppositio, aurum ab orichalco non difficulter distinguatur.* » (A VI, 4-A, 434, 16-22); « *Quoniam vero ratiocinationibus nostris quibus Christianam veritatem firmavimus non nisi ab ignaro literarum nostrarum obsisti potest (quam solam ob causam difficilis cum Judaeo aut Turca aut barbaro disputatio est foretque adhuc difficilior, nisi Judaeorum libri Messiae, Turcarum Alcoranus Christo testimonium perhiberent), hinc homo ingeniosus quidem, sed solidae eruditionis expers, et suo ingenio nimium tribuens facile in eam infelicitatem prolabi potest, ut divinissimas veritates nostras in dubium vocet*

vérité de la religion chrétienne qui permet à ses yeux, par l'examen de la solide doctrine, de séparer facilement l'or du laiton (qui, rappelons-le, est composé de cuivre et de zinc, tout en ayant une couleur dorée).

Les faux de Nanni (1498)

En 1498 sont publiés par le dominicain Giovanni Nanni ou Joannes Annius de Viterbe (1432 ?-1502) des *Commentaires sur les œuvres de divers auteurs parlant de l'Antiquité*. Il s'agit de onze historiographes (babylonien, égyptien, perse, hébreu, grecs et romains⁷⁷). Les textes produits sont pour la majorité des faux, mais d'une qualité réelle ainsi qu'Anthony Grafton l'a souligné dans *Faussaires et critiques*, notamment⁷⁸. Pour Bérose (le Babylonien) par exemple, il n'y a que deux phrases dans tout le livre de Nanni qu'on peut lui attribuer⁷⁹ ! Leibniz disait en 1686 se tenir fort assuré que le Bérose de Nanni était un faux. Mais « pour concevoir distinctement les preuves qui se présentent en foule à mon esprit, il me faudrait du temps et de la méditation⁸⁰ ». C'est pourquoi il demandera au père Le Long si Jacques Échard ne peut démontrer s'il s'agit de faux. Le doute l'habitera non pour les attributions aux Anciens, mais pour savoir si des auteurs antérieurs à Nanni ont pu écrire ces textes. Joseph Scaliger avait le même doute⁸¹. Leibniz écrit en 1712 :

fabulisque anilibus Ethnicorum, aut Legendis simpliciorum Monachorum aequet, ignarus scilicet quam facile aurum ab aurichalco solidae doctrinae examine discernatur, eoque manifestius est quanta sit utilitas studii linguarum et antiquitatis. » (A VI, 4-A, 473, 6-14.)

- 77 Fabius Pictor, Caton et Sempronius pour les romains, Xénophon, Philon, Mégasthènes, Myrsile de Lesbos, Philon de Byblos et Archiloque pour les grecs, Manéthon pour l'égyptien, et Bérose pour le babylonien.
- 78 *Faussaires et critiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 38 par exemple ; voir aussi Christopher R. Ligota, « Annius of Viterbo and Historical Method », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 50, 1987, p. 44-56.
- 79 Voir Christine Dumat-Reungoat, « Bérose, de l'emprunt au faux », *Kentron*, vol. 28, 2012, p. 175.
- 80 A VI, 4-A, 703, 23-25.
- 81 Voir Anthony Crafton, « Joseph Scaliger and Historical Chronology: The Rise and Fall of a Discipline », *History and Theory*, vol. 14, 1975, p. 164-166, qui s'appuie sur le *De emendatione temporum* de Scaliger.

Je serai bien aise d'avoir [le] sentiment [...] du R. P. Eccard [...]. J'eusse voulu qu'il eût examiné aussi le procès d'Annius Viterbiensis. Il est bien sûr, que les livres qu'il a publiés sont supposés, et ne sauraient être les ouvrages de ceux à qui ils sont attribués. Mais il y a deux questions, l'une si c'est lui, qui les a supposés, ou s'il les a trouvés; et l'autre question est, si supposé qu'il les ait trouvés, ou qu'il en ait trouvé au moins quelques matériaux, s'il n'y a quelque or dans cette ordure, et s'il n'y a quelques choses tirées de quelques anciens auteurs perdus [...]⁸².

42 La boue serait cette fois le latin d'un faussaire de la Renaissance, et l'or celui des textes perdus, même s'ils ne sont pas antiques, mais peut-être médiévaux. L'or est médiéval quoi qu'il en soit cette fois. Après ce nouveau sens, qui s'éloignait des *Essais de théodicée*, revenons à cette occurrence emblématique pour voir les inspirations proches que Leibniz y met en vedette.

INSPIRATIONS PROCHEs

Leibniz ne se contente pas de renvoyer à Virgile pour marquer la reprise de la cellule idéale. On trouve sous sa plume une autre autorité pour se permettre la reprise de cette position : De Groot. Il mentionne aussi des modèles d'orpailleur : Petau et Thomassin.

En compagnie de Hugo De Groot

Déjà en février 1737 le compte rendu par le jésuite Louis Bertrand Castel des *Essais de théodicée* paru dans les *Mémoires de Trévoux* retenait que « l'or sous les ordures du latin barbare des moines⁸³ » était de

⁸² *Reihe I: Transkriptionen 1712*, version du 19 octobre 2018, p. 451, 9-17.

⁸³ GP VI, 53; la traduction latine par Des Bosses revue par Leibniz en 1712 des *Tentamina theodicaeae* (Francfort, Blancard, 1719, p. 6) donne « *Et tamen cum incomparabili Grotio fatendum est, sub his barbarae monachorum latinitatis sordibus stercore latere persaepe* »; la traduction annotée de J. U. Steinhoffer est muette sur le point qui nous occupe (Francfort & Leipzig, Berger, 1739, t. I, p. 457). Même jugement sur l'incomparable De Groot

Grotius⁸⁴. La même lecture est faite par le père Joseph Barre dans son *Examen des défauts théologiques*, en 1744⁸⁵. Le dominicain Salvatore Maria Roselli, dans sa *Summa philosophica*, en 1783, enchaîne la référence au § 52 du *De Jure Belli ac Pacis* de De Groot avec la *lettre à Rémond* du 26 août 1714⁸⁶. Près de nous, Christiane Frémont disait de même dans ses notes de la correspondance avec Des Bosses que la formule est de De Groot, sans donner de référence⁸⁷.

Nous ne pouvons procurer une identification formelle d'un texte de De Groot mobilisant *aurum in stercore* à propos des scolastiques⁸⁸.

dans « Expiation », Grua, 881 (texte de 1707-1710); dans les *Monita* sur Puffendorf (en 1706, *Opera omnia*, Dutens, IV-C, 276: « *incomparabilis Grotii iudicio & doctrina* »); à Thomas Burnett le 2/13 février 1700 (A I, 18, 387, 22); à Hendrik Van Bleiswick du 24 décembre 1697/3 janvier 1698 (A I, 15, 155, 13); au landgrave Ernest en 1691 (A I, 7, 203, 18); et encore avant en 1670 (A II, 1⁽²⁾, 87, 18); cependant « Mr. Grotius était d'un très grand savoir & d'un esprit solide, mais il n'était pas assez philosophe pour raisonner avec toute l'exacritude nécessaire sur des matières subtiles, dont il ne laissait pas d'écrire » (à Thomas Burnet, Dutens, VI-A, 271). Aucun des huit textes parallèles ne donne de piste pour l'or dans la boue des scolastiques. Mais Leibniz qualifie le *De veritate religionis christianae* de « livre d'or » de « l'incomparable Grotius » (*lettre à Thomas Burnett* du 1^{er}/11 février 1697, A I, 13, 552, 17-18; GP III, 191). L'éloge de De Groot par Henri Constant Gras n'est d'aucun secours (*Laudatio Hugonis Grotii*, Amsterdam, Den Hengst, 1796).

- 84 « [...] selon l'expression de Grotius », *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, février 1737, p. 236 (le compte rendu porte sur l'édition des *Essais de théodicée* par Louis de Jeaucourt, sous le pseudonyme de Louis de Neufville, parue en 1734).
- 85 Amsterdam, Meynard Uytwere, 1744, vol. 2, p. 376 (parution anonyme, identification par Antoine-Alexandre Barbier, *Dictionnaires des ouvrages anonymes*, II-2, Paris, Daffis, 1874, col. 349).
- 86 *Pars quarta*, Roma, Antonio Fulgoni, 1783, p. 30-31.
- 87 *L'Être et la relation*, Paris, Vrin, 1981, p. 116, n. 3.
- 88 Peut-être pourrait-on trouver dans la littérature secondaire voire le matériel didactique (un *compendium* ou *specimen*, des *excerptae*, une édition annotée ou commentée, des tables, une introduction à, etc.) concernant l'œuvre de De Groot, et que Leibniz avait lue ou pouvait avoir lue, une reformulation du paragraphe 52 des *Prolégomènes du Droit de la guerre et de la paix*. Jacob Ter Meuen, sans prétendre à l'exhaustivité, avait relevé en 1925 plus d'une cinquantaine d'ouvrages de ce genre (*Concise Bibliography of Hugo Grotius*, Leyde, Sijthoff, 1925, n° 94-149, p. 22-25). En nous limitant

Quand Leibniz dit dans les *Nouveaux essais* (IV, VIII, § 9) que De Groot faisait « grand cas » de Suárez, peut-être pensait-il à la *lettre* de De Groot à *Aan J. de Corde* du 15 octobre 1633 où Suárez est qualifié d'incomparable en philosophie⁸⁹. Peut-être le texte des *Essais de théodicée* n'est-il qu'un embellissement de ce jugement par la mobilisation de la citation de Virgile ? L'expression de « scories des scolastiques » où l'on peut trouver, pour rien, de l'or se rencontre dans un texte associant la citation de Virgile à celui de De Groot, en décembre 1696 : la dissertation morale présidée par Philipp Anton Laub, avec réponse de Wilhelm Schwartz, *De peccatis*

44

au *terminus ad quem* de 1709, une vingtaine de titres (plus une quinzaine de rééditions) sont pertinents. Nous avons consulté ceux cités par Leibniz (notamment en A I, 5, 436), soit : Boeckler, von Felden (mentionné aussi en A VI, 1, 312; A I, 2, 247, 33) et son contracteur Graswinckel, Henniges, Klenck, Müller, Osiander & Ziegler (mentionné en A I, 2, 247, 33); liste à laquelle nous avons ajouté Prash (annoté en A VI, 4-C, 2947). La plupart commente les *Prolegomènes*, mais aucun ne convoque notre cellule idéale. Ajoutons à cette liste deux ouvrages du même genre que Leibniz possédait (voir Albert Heinekamp, *Leibniz's Privatsbibliothek*, n° 158, p. 37 et n° 168, p. 40) mais qui sont aussi décevants : Johann Georg Simon, *De Jure... novis animadversionibus* (Jena, 1680) et le *Grotius enucleatus* (Stettin, 1693) de Johannes G. Scheffer. Parmi les auteurs restants mentionnés par Jacob Ter Meuen, le plus prometteur est l'ouvrage du protecteur catholique de Leibniz Johann Christoph von Boineburg (*Tabulae in Hugonis Grotii Ius belli & pacis*, Strasbourg, 1663) mais là encore le contenu est décevant pour cette recherche. Signalons que Leibniz a enfin connu un commentaire manuscrit de Samuel Rachel (voir A III, 2, 272, 15).

- 89 *Briefwisseling van Hugo Grotius*, éd. Philip Christiaan Molhuysen, Bernard Lambert Meulenbroek, Paula P. Witkam, Henk J. M. Nellen & Cornelia M. Ridderikhoff, La Haye, Nijhoff, 2001, vol. V, p. 194 : « *Nam quorsum tantus Suarezii contemptus, hominis, si quid recte judico, in philosophia, cui hoc tempore connexa est scholastica, tantae subtilitatis, ut vix quenquam habeat parem ?* / Car où va un tel mépris de Suárez, d'un homme qui, si j'en juge bien, en cette philosophie rattachée aujourd'hui à la théologie scolastique, est d'une telle subtilité qu'on lui trouverait difficilement un égal » (trad. Jean Jehasse & Bernard Yon, dans Jean-Louis Guez de Balzac, *Epistolae selectae (1650)*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1990, p. 55, Guez de Balzac citant la lettre de De Groot à Aan J. de Corde). Suárez n'est cité que quatre fois, toujours dans les notes (voir Sergio Moratiel Villa, « Philosophie du droit international : Suárez, Grotius et épigones », *Revue internationale de la Croix-Rouge*, vol. 79, n° 827, 1997, p. 577-591).

*eruditorum*⁹⁰. Depuis le XVIII^e siècle, les rapprochements des points de vue de De Groot et de Leibniz que l'on peut lire⁹¹ indiquent le texte, bien connu, du § 52 des « Prolégomènes » du *De Jure Belli ac Pacis* : « Les scolastiques qui leur ont succéder [aux Pères de l'Église] font paraître souvent la force de leur génie ; mais étant venu dans des siècles malheureux, & privés de toute bonne discipline, on doit d'autant moins s'étonner, si contenant un grand nombre de choses dignes de louange, il s'y en trouve d'autres qui sont sujettes à excuse⁹² ». Nous n'avons pas de

- 90 Helmstadt, Hammius, 1696, sans pagination (cahier collationné F2 : « *Secundum quemadmodum de Virgilio dicitur, quod aurum collegerit de stercore Ennii. Ita & inter has ipsas scholasticorum scorias haud plane nihil aurei invenire licet. Grotius in proleg. de Jur B & P. § 52. scholasticos ita excufat [...]* »). Ce peut être une source pour la relance de l'usage de la cellule « or dans la boue » par Leibniz en janvier 1697. Un exemplaire est en effet conservé à la bibliothèque de Wolfenbüttel (HAB : Li 4 228), voir John Flood, *Poets Laureate in the Holy Roman Empire. A Bio-bibliographical Handbook*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2006, t. III, p. 1094.
- 91 Au XIX^e siècle, Thaddä Anselm Rixner, *Handbuch der Geschichte der Philosophie*, Sulzbach, 1829, t. 2, p. 69 (citant De Groot, *De Jure Belli ac Pacis*, Prolegomena, § 52, et les lettres de Leibniz à F. W. Bierling du 24 octobre 1709 (GP VII, 487) et celle (mal attribuée) à Johann Cyprianus (aujourd'hui en A I, 14, 437) ; Pierre Denis Boyer, *Défense de l'enseignement des écoles catholiques*, Paris, Adrien Le Clère, 1835, p. 103-106 (cite aussi De Groot, *ibid.*, et Leibniz, *lettres à Rémond* du 26 août 1714 et à F. W. Bierling également). Sur la réception allemande de De Groot, voir Ernst Reibstein, « Deutsche Grotius-Kommentatoren bis zu Christian Wolff », *Zeitschrift für ausländisches öffentliches Recht und Völkerrecht*, vol. 15, 1953-1954, p. 76-102 et Frank Grunert, « The Reception of Hugo Grotius's *De Jure Belli ac Pacis* in the Early German Enlightenment », dans Timothy J. Hochstrasser & Peter Schröder (dir.), *Early Modern Natural Law Theories. Contexts and Strategies in the Early Enlightenment*, La Haye, Nijhoff, 2003, p. 89-105.
- 92 *Le Droit de la guerre et de la paix*, trad. Antoine de Courtin, Amsterdam, Arnould Seneuze, 1688, « Préface », § 52 ; *De Jure Belli ac Pacis*, éd. Bernardina Johanna Aritia De Kanter-van Hettinga Tromp, Leyde, Brill, 1939, p. 25 : « *Qui his successerunt Scholastici quantum ingenio valeant saepe ostendunt : sed in infelicia et artium bonarum ignara saecula inciderunt : quominus mirum si inter multa laudanda, aliqua et condonanda sunt.* » – Raymond De Roover a compté que De Groot se réfère à trente-neuf scolastiques, vingt-et-un théologien et dix-huit juristes (*La Pensée économique des scolastiques*, Paris, Vrin, 1971, p. 39).

texte plus pertinent et proche des formulations de Leibniz à soumettre⁹³. Y en a-t-il ? *Aurum in stercore* n'est pas coutumier pour De Groot : sa volumineuse correspondance n'en souffle mot⁹⁴. Ce texte soulève malgré tout un problème. Il dit en effet l'inverse de Leibniz ! Le philosophe de Hanovre pose en effet qu'on trouve *exceptionnellement* un trésor au milieu de la masse informe de la fange scolastique. De Groot dit au contraire qu'il y a *souvent* des auteurs géniaux et chez eux un *grand nombre* de choses louables parmi les scolastiques, mais que parfois certaines sont faibles mais excusables parce que leurs siècles étaient malheureux.

46

L'histoire des dogmes par Petau et Thomassin : des orpailleurs modèles

Après la compagnie de De Groot, le § 6 du « Discours préliminaire » des *Essais de théodicée* livre une autre référence. Elle concerne l'histoire des dogmes, essentielle pour notre cellule. Cette histoire constitue en effet le dessein de l'orpaillage que Leibniz appelle de ses vœux. Il ne retient d'ailleurs que cette idée du § 6 dans son *Index* autographe des *Essais de théodicée*. L'entrée « scolastiques », finalement non retenue dans l'index publié, dit en effet : « il manque l'histoire de leur dogmes D. 6⁹⁵ ». Leibniz renvoie, ici comme dans le texte parallèle, qui semble proche d'une traduction en latin dans la *lettre à Des Bosses* du 24 décembre 1707, à Petau et Thomassin⁹⁶.

93 Nous remercions pour leur aide sur ce point : Jacqueline Lagrée (courriel du 15 septembre 2002), Henk J. M. Nellen du *Grotius Institute* (courriels du 30 septembre 2002 et de fin octobre 2018), Giuliano Gasparri et Marta Fattori pour leur recherche dans la base du *Lessico Intellettuale Europeo* (courriel du 24 janvier 2005), ainsi que Hans Blom, Orazio Condorelli, Francesca Iurlaro, Sydney Penner et Mark Somos (courriels de fin octobre 2018).

94 Interrogeable en ligne sur le site de l'*Early Modern Letters Online* : <http://emlo-portal.bodleian.ox.ac.uk/collections/?catalogue=hugo-de-groot>, consulté le 26 octobre 2018.

95 Giuseppe Tognon, « Leibniz e la costruzione degli *Essais de théodicée* edizione e commento dell'indice autografo », *Lexicon philosophicum*, vol. 2, 1986, p. 68, cf. p. 45.

96 « *Saepe dixi ad eos qui non nisi recentioris philosophiae sectatores probant, non esse prorsus spernendos Scholasticos saepeque in eorum luto aurum latere*

Le jésuite Denis Petau était le père de l'histoire du dogme avec ses cinq volumes *De theologicis dogmatibus* (1644-1650) suivi des trois volumes de l'oratorien Louis de Thomassin d'Eynac, *Dogmatum theologicorum* (1680-1689). Le plan théologique adopté par Petau par exemple n'est cependant pas viable pour disposer l'or de la boue des scolastiques que Leibniz indique dans les *Essais de théodicée*.

Où nous mènent donc une maxime, devenue proverbiale, remontant à Virgile, l'histoire de la langue latine telle que le Grand Siècle se la représente, et les considérations encyclopédiques sur la période médiévale d'un Leibniz s'inspirant de De Groot ?

1. Nous nous demandions au seuil de cette enquête ce que *condense* cette maxime et ce qu'y *ajoute* Leibniz pour qu'elle passe pour une formule qui est sienne. Elle condense un triple agrafage, comme l'on dit dans les études des traditions orales⁹⁷ : or dans la boue, boue du latin, latin des moines. Le premier membre est le proverbe remontant à Virgile/Ennius. Le second dépend de l'histoire de la langue latine. Le troisième membre, latin des moines (*hapax* dans ce *corpus* dans les *Essais de théodicée*), confirme et spécifie que la formule s'entend d'abord de la période médiévale. Mais ce que Leibniz ajoute est un nouveau sens de l'or dans la boue (au-delà de ses reprises de la boue des païens et les hérétiques, des apocryphes, du péché et du style), dont l'or, cette fois, oriente aussi bien vers l'Antiquité (la véritable histoire ancienne et les auteurs anciens) que vers le Moyen Âge (et son génie).

ut adeo operae pretium ingens facturus sit, qui selecta inde in usum publicum aliquando congereret. Doleo deesse Theologiae et Philosophiae Scholasticae historiam, et vellem oriretur aliquando qui, quae Petavius et Thomasinus de Dogmatis Theologicis coepere ex Patribus, ex Scholasticis absolveret. Ita Historiam dogmatum ad nostras usque tempora nancisceremur. » (GP II, 344.)
Même mouvement déjà dans la lettre à Johann Cyprianus datée d'entre le 15 mai et début septembre 1697 (A I, 14, 437) : *aurum in stercore*, mention de De Groot (l'Académie n'identifie pas de texte) et de Petau et Thomassin.

97 Agrafage par mot-agrafe. Voir par exemple Marcel Jousse, *L'Anthropologie du geste*, Paris, Resma, 1969, p. 243-244 et Yves Beaupérin, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global. Du texte écrit au geste global*, Méolans-Revel, DésIris, 2000, p. 200.

Et la boue à laquelle il pense est celle de la fausseté et des fables. Tel est l'enseignement du *Leibniz historien*.

2. L'âge de boue selon Leibniz semble se concentrer, quand c'est datable, sur les XII^e et XIII^e siècles. Pour le Leibniz historien de la philosophie, ce *terminus a quo* confirme le texte des *Essais de théodicée* qui fait commencer la scolastique après saint Anselme du Bec. Pour le *terminus ad quem*, la *Préface à Nizolius* évoque les anciens scolastiques comme antérieurs au XVI^e siècle, et les *Nouveaux essais* incluent Suárez ! L'âge de boue leibnizien se rapproche cependant au mieux de celui de Borch (1675), qui est d'ailleurs le seul auteur dont le titre topique est mentionné chez Leibniz. Chez Borch, cela couvrait la période allant du VI^e au XIV^e siècle.

48

Texte	Date	Renvoi	Or	Boue
Nanni, Commentaires	1498	?	Auteurs anciens ?	Faux de Nanni
Sagas (Livre des Islandais)	1180	1122-1133		
Edda poétique	1210-1240	VIII ^e siècle	Véritable histoire ancienne	Fables islandaises
S. Sturluson, <i>Edda en prose</i>	Après 1220			
Gervais de Tilbury, <i>Otia imperialia</i>	1210-1214	1130-1140	Connaître le génie du Moyen Âge	<i>Mirabilia</i> du Midi de la France, de la Catalogne, de l'Italie

3. La cellule idéale de l'or dans la boue apparaît comme plurielle chez Leibniz. Elle l'est a) par les vocables utilisés. Elle l'est b) parce qu'elle concerne les textes médiévaux latins mais aussi islandais. Elle l'est c) parce que la boue est médiévale chez lui mais aussi renaissante. Manque-t-elle pour autant de rigueur conceptuelle ? N'est-elle pas une harmonique parmi les maximes de cette philosophie de Leibniz, l'unité dans la variété encore et toujours ?
4. Surtout, soulignons derechef, et pour finir, que cette maxime⁹⁸ est introduite par Leibniz à partir de 1699 en disant « *Saepe dixi* / j'ai souvent dit que » : cela nous paraît emblématique de la « philosophie de cour⁹⁹ » que Leibniz pratiquait pour vulgariser ses vues auprès

98 « [...] j'aime [l]es maximes qui se soutiennent » (GP VI, 152).

99 Pour reprendre l'expression, mais en son sens strict, à Christian Thomasius, *Introduction à la philosophie de cour* (*Introductio ad philosophiam aulicam*, 1688, *Einleitung zur Hof-Philosophie*, 1710), après l'abbé Armand de Gérard,

des courtisans¹⁰⁰. Beaucoup s'orientait dans la pensée par maximes à cette époque. L'or dans la boue éloigne du mépris (« Je ne méprise rien facilement » est une autre maxime de Leibniz) – ce peut être une « maxime de cour¹⁰¹ » ! Dépourvu de tout sens de la repartie¹⁰²,

La Philosophie des gens de cour [1680], Paris, Loyson, 1689 (2^e éd.) – et *Le Philosophe de Cour* ironique et satirique de Philibert de Vienne, Lyon, Jean de Tournes, 1547 (éd. Pauline M. Smith, Genève, Droz, 1990, p.194). En effet, la « philosophie de cour » de Thomasius est une pédagogie et une logique de la prudence de penser destinée non pas aux gens du « monde », mais à l'honnête homme souhaitant acquérir une certaine maturité et un style de vie distingué, sans en passer pour autant par la scolastique universitaire traditionnelle.

- 100** Voir la présentation de la cour de Hanovre par Leibniz dans sa *lettre à Tschirnhaus* de janvier/février 1678 (A III, 2, 340-341), et réciproquement la place qu'il y occupait dépeinte par John Toland, *Relation des cours de Prusse & de Hanovre*, La Haye, Thomas Johnson, 1706, p. 94-95 (cf. Nora Gädeke, « "Matières d'esprit et de curiosité" oder: Warum wurde John Toland in Hannover zur persona non grata? », dans Wenchao Li & Simona Noreik (dir.), *G. W. Leibniz und der Gelehrtenhabitus: Anonymität, Pseudonymität, Camouflage*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2016, p. 145-166). Voir surtout Ernst von Malortie, *Der hannoversche Hof unter dem Kurfürsten Ernst August und der Kurfürstin Sophie*, Hannover, Hahusche Hof-Buchhandlung, 1847 – où l'on peut lire, p. 63-65, un texte irrésistible, bien peu connu, de Leibniz : la *Requête des chiens [...] en fonction à la cour d'Hanover* (aussi en A I, 3, 94-96), dirigée contre la marmite de Denis Papin (*La Manière d'amolier les os*, 1688) – ; Gerda Utermöhlen, « Leibniz im kulturellen Rahmen des hannoverschen Hofes », *Studia Leibnitiana Sonderhefte*, vol. 28, 1999, p. 213-226, et Dorothea Heinz, « Le philosophe comme inventeur et courtisan dans les mines du Harz (1677-1685) », *Natur und Subjekt*, Hannover, vol. II, 2011, p. 453-461.
- 101** On n'oublie pas Baltasar Gracián, *L'Homme de cour*, traduit de l'espagnol par Nicolas Amelot de La Houssaie, Paris, veuve Martin & Jean Boudot, 1684, ni l'existence et la discussion des *Maximes de cour* d'Algernon Sidney (1665), non plus que la philosophie appartient au savoir nécessaire à la cour : voir Henri-Philippe de Limiers (pseudonyme : de Chevigny), *La Science des personnes de cour, d'épée, de robe*, Paris, de Nully, 1706 (qui contient des maximes de cour) et continuée par Pierre Massuet, *Suite de la science des personnes de cour*, Amsterdam, Châtelain, 1752 (18 vol. ; la métaphysique figure dans le premier volume, Leibniz et ses principes de raison, des indiscernables et de continuité sont exposés au chapitre v, p. 57-61).
- 102** « [...] j'avoue volontiers de n'avoir pas assez d'éloquence ni de promptitude [...] » (*lettre au duc Ernest-Auguste de Hanovre*, février (?) 1680, A I, 3, 24, 5).

Leibniz avait repris, forgé ou aménagé comme ici des formules bien frappées qui lui permettaient de promouvoir ses positions et d'instruire. C'est l'œuvre d'un *Leibniz philosophe mondain* ou pédagogue en ce sens. L'or dans la boue n'en est qu'un exemple¹⁰³.

50

P.-S. : Le liminaire du *Bulletin leibnizien IV* (paru à l'automne 2018, au moment où nous rendions ce texte) a permis d'avoir une vue d'ensemble du fonds Grua (Arnaud Lalanne, « Abrégé du fonds Grua », *Archives de philosophie*, 81, 2018, 3, p. 579-582). Nous avons pu, grâce à l'archiviste de la Société d'études leibniziennes de langue française – qu'il en soit remercié –, consulter l'avancement de la « double édition » de Grua des *Essais de théodicée* pour l'Akademie et pour Aubier. Cela a doublement conforté notre enquête. D'une part, Gaston Grua ne souffle mot de la référence à De Groot ; d'autre part, selon la transcription de Grua les manuscrits de Leibniz ne comportent pas la moindre indication concernant ladite référence. Il ressort de l'étude génétique de Grua que, d'abord, le § 6 du « Discours préliminaire » est bien le « Début de la rédaction la plus ancienne de la *Théodicée*. » ; ensuite que la courte liste des médiévaux (Jean Damascène, Bède, Alcuin et Anselme) est ajoutée sur la copie ; et enfin que les modifications n'affectent que la fin du § 6 (à partir de « [...] du rétablissement des Belles-Lettres »). Voir : Grua III, f^o 110 (variantes de détail pour l'Akademie) ; Grua IV, f^o 137 (principales variantes pour Aubier) ; Grua V, f^o 15 (notes critiques) ; f^o 45 (indications sur l'exemplaire de Grua de l'édition des *Œuvres philosophiques de Leibniz* par Paul Janet, Paris, Alcan, 2^e éd., 1900, t. II, p. 30-31). La consultation des manuscrits de Leibniz, numérisés et accessibles sur le site de la Leibniz-Gesellschaft (*Digital Resources*, 3. *Leibniz-Handschriften*, LH I), permettra à tout un chacun de s'en rendre compte.

103 Voir un autre exemple d'analyse d'une maxime leibnizienne dans notre article « Leibniz face à la philosophie première de Descartes. De l'antichambre de la philosophie véritable (1679) à la métaphysique réelle (1694) », dans Antonella Del Prete (dir.), *Il Seicento e Descartes. Dibatti cartesiani*, Lecce, Le Monnier Università/Filosofia, Università degli Studi di Lecce/Centro di Studi su Descartes e il Seicento, coll. « Saggi », Nuova Serie, 2004, p. 71-92.

INDEX NOMINUM

Les auteurs d'ouvrages et d'articles de littérature secondaire et les éditeurs scientifiques ne figurent pas dans cet index.

- A** _____
- ABÉLARD, Pierre 22, 61, 242.
ADAM DE BRÈME 40.
ADRIEN, Adriano Castellesi
(cardinal), *dit* 27-29.
ALAIN DE LILLE 30.
ALCMÉON DE CROTONE 81.
ALCUIN D'YORK 24, 50, 334.
ALEXANDRE D'APHRODISÈ 226, 249-
251, 302.
ALEXANDRE D'ASHBY 21.
ALEXANDRE L'ÉPICURIEN 83.
AL-NAZZĀM 331.
ALPHONSE X 139.
AMAURY DE CHARTRES (*lat.*
AMALRICUS) 83.
AMBROISE DE MILAN (*lat.*
AURELIUS AMBROSIUS, saint) 22.
AMELOT DE LA HOUSSAYE, Nicolas
49.
ANAXAGORE 67-68, 89, 95, 96, 98, 141,
143, 147, 176, 300, 301.
ANSELME DE CANTORBERY (saint)
23, 48, 50, 286, 334.
ANTIOCHOS D'ASCALON
(*lat.* ANTIOCHUS ASCALONIUS)
270.
ANTIPATER *ou* ANTIPATROS 241.
APOLLONIOS DE TYANE
(*lat.* APOLLONIUS) 279, 293.
APPONIUS 21.
ARCÉSILAS DE PITANE 156.
ARCHILOQUE 41.
ARCHIMÈDE 271, 279, 292, 294, 297,
323, 327.
ARISTOTE 11, 52, 54, 55, 63, 64, 67, 71,
76, 99, 101, 104, 105, 113, 142, 146,
150, 177, 185, 186, 188, 190, 191, 193,
197, 198, 239, 250, 264, 265, 279, 288,
302-304, 318, 339-343, 351, 360, 398,
401.
Lycée 318.
ARMINIUS, Jacobus (Jakob
HERMANNZON) 379.
ARNAULD, Antoine 125, 256, 275, 285,
351, 352, 358, 360, 422.
AUBÉRY DU MAURIER, Benjamin 35.
AUGUSTE 29, 31.
AUGUSTE II DE BRUNSWICK-
WOLFENBÜTTEL 38.
AUGUSTIN (saint) 23, 76, 81, 91, 145,
149, 154, 161, 164, 165, 283, 338, 349-
356, 358-364, 375.
AULU-GELLE 225, 268.
AUSONE (*lat.* AUSONIUS) 28.
AUZOUT, Adrien 152, 153.
AVERROÈS 398.
AVICENNE 276.

- B** _____
- BACON, Francis, baron VERLAMUS
53-55, 77, 151, 193, 204.
- BACON, Roger 401.
- BAILLET, Adrien 85, 145, 152, 153.
- BARBARO, Ermolao (*lat.*
HERMOLAUS BARBARUS) 189, 190,
197.
- BARRE, Joseph 43.
- BASNAGE DE BEAUVAL, Henri 417.
- BASSON, Sébastien 71, 72.
- BASTON, Robert 30.
- BAUDERON DE SÉNECÉ, Antoine 22.
- BAYLE, Pierre 54, 68, 74, 78, 81-85, 87,
92, 93, 102, 134, 220, 221, 225, 241-243,
252, 276, 339, 377, 422.
- BÈDE, *dit* le Vénérable 50, 334.
- BEECKMAN, Isaac 71, 72.
- BERENGAUD DE FERRIÈRES
(*lat.* BERENGAUDUS) 23.
- BERNARD DE CLAIRVAUX (saint) 23.
- BERNOULLI, Jean 124, 330, 422.
- BÉROSE LE CHALDÉEN 41.
- BIEL, Gabriel 295.
- BIERLING, Friedrich Wilhelm 45, 126.
- BODIN, Jean 83
- BOÈCE 106, 350.
- BOECKLER, Johann Heinrich 44.
- BOILEAU, Jacques 336, 338.
- BOINEBURG *ou* BOINEBOURG,
Johann Christian 34, 44.
- BONET, Nicolas 396.
- BONNOT DE CONDILLAC, Étienne
32.
- BORCH, Ole 30-32, 35, 48.
- BOSSUET, Jacques Bénigne 150, 160,
171, 177, 204, 422, 427.
- BOURGUET, Louis 127, 422.
- BURGINDA 23.
- BURLEY, Walter 30.
- BURNETT DE KEMNEY, Thomas 40,
43, 109, 293, 295, 339.
- BOYLE, Robert 77, 94.
- BRUNO, Filippo BRUNO,
dit Giordano 71.
- C** _____
- CALEPIN, Ambrogio CALEPIO, *dit*
CALEPINO, *dit en fr.* Ambroise 31.
- CALOV, Abraham 395.
- CAMPANELLA, Tommaso 67, 71, 220.
- CARCAVY, Pierre de 105.
- CARDAN, Gerolamo CARDANO, *dit*
en fr. Jérôme 220.
- CARNÉADE 78, 269.
- CASTEL, Louis Bertrand 42.
- CAROLINE WILHELMINE
DE BRANDEBOURG-ANSBACH,
reine d'Angleterre 422.
- CATON L'ANCIEN 41.
- CAVALIERI, Bonaventura 307-309,
314-316, 319, 327-330.
- CHARLEMAGNE 335.
- CHARLES II, *dit* LE CHAUVE 337.
- CHEYNE, George 417.
- CHEVIGNY, Sieur de, *voir* LIMIERS,
Henri-Philippe de.
- CHIFFLET, Jean-François 22.
- CHRYSIPPE 11, 87; 221, 223, 224, 226,
239-243, 249-256, 258, 267-276, 309,
327, 330, 331.
- CICÉRON 25, 28, 78, 80-82, 221, 223,
242, 252-255, 265-271, 274, 276.
- CLAPIER, Luc de, marquis de
VAUVENARGUES 134.
- CLARKE, Samuel 115, 288, 422.
- CLAVIUS, Christoph 295.
- CLÉANTHE 234, 241-245, 247, 249,
253, 275.
- CLERSELIER, Claude 153.

CONDILLAC, *voir* BONNOT DE
CONDILLAC.
CONRAD D'HIRSCHAU 21, 23
CONRING, Hermann 422.
CONTI, Antonio Schinella 422.
CONWAY, Anne 220.
COPERNIC, Nicolas 109, 134, 139.
CORDEMOY, Géraud de 94.
CORDES, Jean de 44.
COURTIN, Antoine de 45.
CUDWORTH, Ralph 58, 68, 77.
CYPRIAN, Ernst Salomon 417.
CYPRIANUS, Johann 45, 47.
CYPRIEN (saint) 22.

D _____

DACIER, Anne 20.
DASYPODIUS, Conrad 284.
DAVID DE DINANT 83.
DÉMOCRITE 67, 77, 83, 93-94, 96, 136,
141, 143, 146, 220, 247, 271, 272, 353.
DENYS L'ARÉOPAGITE, *dit* le
PSEUDO-DENYS (saint) 347.
DES BOSSES, Bartholomée 18, 42, 43,
46, 121, 124, 422.
DE RAEY, Johannes 64, 104, 193, 194.
DESCARTES, René 9-10, 50, 52-54,
64-66, 71-73, 75, 77, 87, 89-91, 93-95,
99, 102, 110, 141, 143, 145-166; 168-
181, 200, 201, 215, 216, 220, 221, 246,
263, 281, 285, 289, 305, 309, 311, 313,
314, 318, 327, 330, 355, 356, 386.
DESGABETS, Robert (Dom) 154.
DIGBY, Kenelm 77, 193.
DIODORE CRONOS 240-243, 252, 253.
DIOGÈNE LAËRCE 81, 82, 136; 222,
271.
DONAT, Élius 20, 21.
DU BELLAY, Joachim 21.
DUPIN *ou* DU PIN, Louis Élie 337.
DUPLÉIX, Scipion 388, 389.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN,
Guillaume 395.
DU VAIR, Guillaume 87.

E _____

EBERHARD DE BAMBERG 23.
ÉCHARD, Jean ECCARD *ou* 18, 41.
ECKHART, Johann Georg von 334.
ÉGINHARD (*lat.* EGINHARDUS) 39.
ENNIUS, Quintus 21, 22, 28, 47.
ÉPICTÈTE 220, 221, 240-241.
ÉPICURE 68, 71, 76-84, 86-88, 90, 93-94,
143, 232, 246, 264-268, 339.
ERMENNICH D'ELLWANGEN 21.
ESTIENNE, Robert 31, 81.
EUCLIDE 204, 279-289, 291-295, 297,
319, 323.
EUSÈBE DE CÉSARÉE (*lat.* EUSEBIUS
PAMPHILI) 83, 254.
EUSTACHE DE SAINT-PAUL 396.

F _____

FABIUS (*lat.* QUINTUS FABIUS
PICTOR) 41.
FABRI, Honoré 25.
FACCIOLATI, Jacopo 31.
FARDELLA, Michelangelo 18, 85, 105,
346, 353-354, 356.
FELDEN, Johann von 44.
FICIN, Marcilio FICINO, *dit en*
fr. Marsile 69, 144-145.
FILLEAU DES BILLETES, Gilles 356.
FONSECA, Pedro da 396.
FONTAINE, Nicolas 22.
FONTENELLE, *voir* LE BOUVIER DE
FONTENELLE.
FONTIALIS, Jacobus 73.
FOUCHER, Simon 141, 142, 144, 151-
157, 161, 165, 172, 173, 175, 179, 180,
280, 305, 328, 330, 351, 422.

FOUCHER DE CAREIL, Louis
Alexandre 18, 95, 105.
FRIEDRICH, Johann, duc de
BRUNSWICK-CALENBERG 101.
FREGE, Gottlob 267, 289.
FROIDMONT, Libert 302.

G _____
GALE, Thomas 336.
GALILÉE, GALILEO GALILEI, *dit* 77,
134, 138, 315, 316, 319, 322, 328-329.
GALLOIS, Jean 281, 320.
GASSENDI, Pierre GASSEND, *dit*
77-78, 87, 93, 99, 143, 193, 339, 342,
357.
GATAKER, Thomas 91.
GAUTHIER DE SAINT-VICTOR 23.
GAZET, Alard 23.
GEOFFROY DE SAINTE-BARBE-EN-
AUGE, *dit aussi* GODEFROI DE
BRETEUIL 23.
GÉRARD, Armand de (abbé) 48.
GERVAIS DE TILBURY 35, 36, 48.
GEULINCX, Arnold 25.
GHISLAIN DE MONS (saint) 23.
GIORDANO, Vitale 316-318.
GODESCALC D'ORBAIS *ou*
GODESCALQUE 333.
GRACCHUS, Caius Sempronius 28.
GRACIÁN Y MORALES, Baltasar 49.
GRAS, Henri Constant 43.
GRASWINCKEL, Theodor 44.
GREIFFENCRAZ, Christoph
Joachim Nicolai von 39.
GROOT, Hugo de *ou* Huig de, *dit*
GROTIUS 35, 43-46, 87, 105.
GRÉGOIRE DE RIMINI (*lat.*
GREGORIUS ARIMINENSIS) 395.
GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT 302,
304-307, 310, 320, 321, 328.
GUEZ DE BALZAC, Jean-Louis 44.

GUILLAUME DE HIRSCHAU *ou*
HIRSAU 21.

H _____
HADRIEN 29, 31.
HANOVER, Ernst-August von 49.
HANSCH, Michael Gottlieb 102, 123,
142, 159, 219.
HARTSOEKER *ou* HARTSOECKER,
Nicolas 78.
HAURANNE, Jean-Ambroise
DUVERGIER DE, abbé de Saint-
Cyrán, *dit* SAINT-CYRAN 22.
HEIDEGGER, Martin 196, 197.
HEINSIUS *ou* HEINS, Daniel 87.
HENNIGES, Heinrich 44.
HENRI DE GAND 395.
HENRI II, *dit* LE JEUNE, roi
d'Angleterre 36.
HERLIN, Christian
(*lat.* CHRISTIANUS HERLINUS)
284, 290.
HERBERT DE CHERBURY, Edward
77.
HERTEL, Lorenz 38.
HERVÉ NÉDELLEC (*lat.* Hervaeus
NATALIS) 395.
HESSE-RHEINFELS, Ernst von 256.
HINCMAR DE REIMS 22.
HIPPARQUE 134, 250.
HOBBES, Thomas 53, 77, 80, 84, 86-90,
92, 94, 99, 143, 151, 193, 272, 281, 285,
308, 320, 422.
HONORÉ D'AUTUN 21.
HOLSTE, Lukas (*lat.* Luc
HOLSTENIUS) 31
HUET, Pierre Daniel 153.
HUYGENS, Christiaan 306, 320, 327,
422.

I _____
 ILDEFONSE DE TOLÈDE (Pseudo-,
 saint) 23.
 ISIDORE DE SÉVILLE (saint) 27-28.

J _____
 JACQUELOT, Isaac 286, 287.
 JAUCOURT, Louis de, *pseudonyme*
 Louis de NEUFVILLE 43.
 JEAN DE BASSOLES voir JOHN
 BASSOL.
 JEAN CHRYSOSTOME (saint) 22.
 JEAN DAMASCÈNE ou JEAN
 DE DAMAS (*lat.* JOANNES
 DAMASCENUS, saint) 50.
 JEAN DUNS SCOT 370, 385, 386, 393,
 395-397, 403, 404.
 JEAN LE LYDIEN (*lat.* Joannes
 Laurentius LYDUS) 83.
 JEAN PHILOPON 189, 302.
 JEAN DE SALISBURY 21.
 JEAN SCOT ÉRIGÈNE 333-347, 360.
 JÉRÔME ou JÉRÔME DE STRIDON
 (saint) 22, 23.
 JOHN BASSOL ou JEAN DE BASSOLES
 395, 396.
 JÓNSSON, Karl 37, 38.
 JULES CÉSAR 258, 260.
 JULIEN D'ÉCLANE 23.
 JUNGUIS, Joachim 283, 294.
 JURIEU, Pierre 86.
 JUVÉNAL 28.

K _____
 KANT, Immanuel 9, 202.
 KECKERMANN, Bartholomeus 402.
 KEPLER, Johannes 109, 139.
 KLENCK, Johannes 44.
 KOCH, Cornelius Dietrich 123, 129.
 KOLTHOLT, Christian 104.

L _____
 LACTANCE (*lat.* LACTANTIUS) 83,
 279.
 LA FORGE, Louis de 84.
 LANION ou LANNION, François de
 358.
 LAUB, Philipp Anton 44.
 LE BOVIER ou LE BOUVIER DE
 FONTENELLE, Bernard 33.
 LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *passim*.
 LE MAISTRE DE SACY, Louis Isaac
 22, 88.
 L'ENFANT, Jacques 422.
 LELONG, Jacques 18, 36.
 LEUCIPPE 83, 146.
 LE VALLOIS, Louis voir VILLE, Louis
 de la.
 LIMIERS, Henri-Philippe de, *pseudo*.
 de CHEVIGNY, Sieur de 49.
 LIPSE, Juste ou Joost LIPS 87, 99, 221,
 318.
 LIVIUS ANDRONICUS 28.
 LLOYD, William 40.
 LOCKE, John 56, 59, 82, 102, 106, 108,
 142, 281, 285, 290, 291.
 LOUIS I^{er} LE PIEUX ou
 LE DÉBONNAIRE 333.
 LUCAIN 32.
 LUC D'ACHERY 334.
 LUCILIUS, Caius 20.
 LUPUS DE OLMEDO 22.

M _____
 MABILLON, Jean 334, 336, 348.
 MACAIRE SCOT 349.
 MAGNIEZ, Nicolas 24, 25, 29, 31, 32.
 MAGNÚSSON, Árni 28.
 MALEBRANCHE, Nicolas 10, 18, 36,
 98, 154, 292, 301, 371, 422.
 MANÉTHON 41.
 MARC AURÈLE 91, 220, 221, 275.

MARTIAL 28.
 MARTIN, André, *dit* Ambrosius
 Victor 355.
 MASHAM, Abigail 417, 422.
 MASSUET, Pierre 49.
 MAUGUIN, Gilbert 335.
 MAXIME LE CONFESSEUR (saint)

347.
 MÉGASTHÈNES 41.
 MEIER, Gerhard 334.
 MÉLANCHTON, Philippe 189.
 MERCENARIUS, Angelus 396, 398,
 399.
 MEZERAY, François Eudes de 337.
 MOLANUS, Gerhard Wolter 363.
 MONTAIGNE, Michel EYQUEM de 21.
 MONTCHAL, Charles de 31.
 MORE, Henry 97.
 MÜLLER, Johann Philipp 44.
 MURCIA DE LA LLANA, Francisco
 395, 399.
 MURMELLIUS, Johannes 22.
 MYRSILE DE LESBOS 41.

N _____

NANNI, Giovanni *ou* Johannes
 ANNIUS DE VITERBE 35, 41, 48.
 NAUDÉ, Gabriel 35.
 NÉMÉSIOUS *ou* NÉMÉSIOS 245.
 NÉRON 29.
 NEUFVILLE, Louis de *voir*
 JAUCOURT, Louis de.
 NEWTON, Isaac 422.
 NICAISE, Claude 152-153, 353, 417.
 NIZOLI, Mario (*lat.* Marius
 NIZOLIUS) 48, 52, 64, 65, 82, 189,
 195, 208, 320, 400, 417.
 NORIS, Enrico (cardinal) 333, 353.

O _____

OLDENBURG, Henry 285.

ORIGÈNE 248.
 OSIANDER, Johann Adam 44.
 OTHON DE BRUNSWICK *ou*
 OTTON IV 36.
 OUDIN, Casimir 334.
 OWEN, John 22.

P _____

PADOUE (école de) 189, 386, 404.
 PALLAVICINI, Opizio (cardinal) 321.
 PAPIN, DENIS 49, 422.
 PAPPUS D'ALEXANDRIE 10.
 PASCAL, Blaise 22, 53, 74, 88, 134.
 PATRIZZI, Francesco (*lat.*
 FRANCESCUS PATRICIUS) 144.
 PAUL (saint) 76.
 PEIRESC, Nicolas Claude FABRI 31,
 32.
 PELLISSON-FONTANIER, Paul 190,
 355, 422, 427.
 PEREYRA *ou* PEREIRA, Benito 395,
 396, 400.
 PÉTAU, Denis 42, 46, 47, 367.
 PÉTRARQUE, FRANCESCO
 PETRARCA, *dit en fr.* 28.
 PHÈDRE (*lat.* CAIUS IULIUS
 PHAEDRUS) 20.
 PHÉRÉCIDE DE SYROS 83.
 PHILIBERT DE VIENNE 49.
 PHILIDOR, François André
 DANICAN, *dit* 10.
 PHILIPP, Christian 93, 95, 147.
 PHILIPPE DE HARVENG 23, 25.
 PHILON DE BYBLOS 41.
 PIERRE D'AURIOLE 395.
 PIERRE DAMIEN 244.
 PIERRE LOMBARD 61.
 PINSON, François 334, 347.
 PLATON 11, 54, 56, 67, 68, 71, 76, 77, 81,
 89, 94-99, 102, 104, 133-139, 141-161,
 164-169, 171-181, 219, 222, 223, 245,

279, 301-303, 342, 351, 352, 354, 356,
357.
Académie 299, 146, 147, 149-152, 154-
163, 165, 166, 169, 178-180, 270, 351.
PLAUTE 28.
PLOTIN 138, 144, 161, 342.
PLUTARQUE 81, 243, 271-276, 309.
POLÉMON D'ILION 82.
PORTIQUE (école du) 239, 245, 250,
277, 318.
PRASCH, Johann Ludwig 44.
PRIMASE D'HADRUMÈTE 22.
PROCLUS 88, 279, 289, 290, 293, 298.
PROTAGORAS 167.
PTOLÉMÉE 134, 139
PUFENDORF, Samuel von 281, 422.
PYTHAGORE 54, 83, 356, 357.

R

RACHEL, Samuel 44.
RATRAMNE DE CORBIE 334-338,
347-360.
RÉMOND, Nicolas 18, 24, 26, 33, 43, 45,
56, 57, 59, 60, 62, 66, 75, 97, 98, 101-
105, 133, 142-145, 177, 180, 219, 342,
422, 427.
ROBERVAL, Gilles Personne de 285.
ROHAULT, Jacques 355.
ROSELLI, Salvatore Maria 43.
ROUSSEAU, Jean-Jacques 16, 91.

S

SAINT-CYRAN, *voir* HAURANNE,
Jean Ambroise DUVERGIER DE.
SCALIGER, Joseph Juste 41.
SCALIGER, Jules César 27, 28, 81; 395,
400.
SCHEFFER, Johannes G. 44.
SCHEUBEL, Johannes 284, 290
SCHOPPE, Kaspar, *dicitur* SCIOPPIUS 29,
30, 87.

SCHWARTZ, Wilhelm 44.
SCUDÉRY, Madeleine de 242
SEDULIUS DE LIÈGE *ou* SEDULIUS
SCOTTUS 22.
SEMPRONIUS ASELLIO 41.
SÉNÈQUE 83, 220, 221.
SENNERT, Daniel 197, 339-400.
SEXTUS EMPIRICUS 11, 102, 154, 156,
251, 299-304, 306, 307, 309, 310, 318,
324-329.
SIDNEY, Algernon 49.
SIDOINE APOLLINAIRE 28.
SIGORGNE, Pierre 104.
SIGURDSSON, Sverre (*en vieux norois*
SVERRIR SIGURÐARSO) 38.
SILIUS ITALICUS 32.
SIMON, Johann Georg 44.
SIMON, Richard (1638-1712) 39.
SIMPLICIUS 248, 302.
SOCRATE 68, 76, 80-81, 86, 94-96, 98,
141, 143, 147, 156, 161, 162, 165-167,
169, 174, 219, 245, 389.
SOLON 40.
SOPHIE DE HANOVRE 94, 236, 356,
357.
SPARWENFELD, Johan Gabriel 40.
SPERLING, Johann 400.
SPINOZA, Baruch 10, 75, 77, 80, 81, 83,
90, 92, 93, 143, 170, 221, 223, 229, 233,
239, 242, 281, 288, 422.
STAHL, Daniel 395.
STOBÉE 83.
STRATON 83.
STRATTMAN, Theodor Heinrich
von 35.
STÜBEL, Stéphane 31.
STURLUSON, Snorri 37, 39, 48.
STURM, Johann Christoph 280, 281,
342.
SUÁREZ, Francisco 44, 48, 89, 174, 386,
395-397.

SWINESHEAD, Richard SUISSET *ou*
334.

T _____

TATIEN 245.

TELESIO, Bernardino 71.

TERENCE 20, 28.

TERTULLIEN 22, 83, 84, 86.

THĀBIT IBN QURRA 276.

THEMISTIOS (*lat.* THEMISTIUS)

189, 302.

THÉODORE (ingénieur) 88.

THÉODOSE I^{er} LE GRAND 29.

THOMAS, Christian (*lat.*

THOMASIVS) 48, 49.

THOMAS, Jakob (*lat.* THOMASIVS)

34, 56, 59-65, 72, 73, 76, 77, 83, 84, 87,
95, 96, 104, 113, 141, 145, 189, 191-194,
203, 221, 300, 339, 340, 357, 392-394,
400.

THOMAS D'AQUIN (saint) 66, 83,

356, 361-368, 370-375, 378, 380-382,
385-386, 388, 390, 391, 393, 394, 397,
400, 401.

THOMAS DE CHOBHAM 21.

THOMASSIN, Louis 46, 47.

TOLEDO, Francisco de
(*lat.* FRANCISCUS TOLETUS,
cardinal) 400.

TOLAND, John 49.

TOLOMEI, Giovanni Battista 18, 26,
33, 295

TRITHÈME, Jean (*lat.* JOHANNES
TRITHEMIUS) 39.

TSCHIRNHAUS, Ehrenfried Walther
von 49.

TWISSE, William 123, 126, 380.

V _____

VALERIUS FLACCUS 32.

VAN BLEISWIJK, Heindrik 43.

VAN HELMONT, François-Mercure
67, 220, 356, 357.

VANINI, Lucilio, *dit* GIULIO CESARE
71.

VAUVENARGUES, *voir* CLAPIER, Luc
de.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE, Mathurin
85.

VIAU, Théophile de 95.

VIÈTE, François 313.

VILLE, Louis de la, *pseudo. de* LE
VALLOIS, Louis 355.

VIRGILE 19-22, 26-28, 32, 33, 37, 42, 44,
47, 105.

VOLDER, Burcherus de 109, 122-124,
227, 417, 422.

VORST, Konrad von der (*lat.*
CONRADUS VORSTIUS) 84-86.

W _____

WAGNER, Gabriel 422.

WEIGEL, Erhard 35, 193, 280-281.

WIMPFELING, Jakob 22.

WOLFF *ou* WOLF, Christian, von 417.

WOLFHARD VON HERRIEDEN (*lat.*
WOLFHARDUS HASENRIETANUS)
23.

X _____

XÉNOPHON 41, 81.

Y _____

YVES DE CHARTRES 22.

Z _____

ZABARELLA, Giacomo *ou* Jacob 396,
398, 399, 404.

ZÉNON DE CITIUM *ou* CITIUM 317.

ZÉNON D'ÉLÉE 245, 300-303, 310, 317.

ZIEGLER, Caspar 44.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations.....	7
Avant-propos	
Jean-Luc Marion.....	9

PREMIÈRE PARTIE

L'AVANCEMENT DE LA PHILOSOPHIE

439

« L'or dans la boue » selon Leibniz : une maxime pour l'histoire de la philosophie ? Michaël Devaux.....	15
« J'ay trouvé que la plupart des Sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient » : de l'usage leibnizien de l'histoire de la philosophie Stefano Di Bella.....	51
Le renouvellement des sectes antiques. Le chiasme du Dieu corporel et du Dieu incorporel Vincent Carraud.....	71
Catégories et modifications de choses. De la traduction philosophique selon Leibniz Arnaud Pelletier.....	101

L'OR DANS LA BOUE
Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LE FIL DE L'HISTOIRE

De l'Idée à la monade : « Un auteur [...] qui mériterait d'être mis en système » Jean-Louis Poirier.....	133
Leibniz, Descartes et la « résurrection des contemplations de Platon et des académiciens » Claire Bayle.....	141

	La réhabilitation dynamique de l'entéléchie : « un beau mélange de Métaphysique, de Géométrie et de Physique » François Ottmann.....	183
	Leibniz and Stoicism Donald Rutherford.....	219
	Leibniz, Chrysippe et l'Argument dominateur Thomas Auffret.....	239
	« Établissements provisionnels » : Leibniz lecteur d'Euclide Frédéric de Buzon.....	279
	Leibniz et Sextus Empiricus, Sur le continu Marwan Rashed.....	299
440	L'âme des substances. Leibniz et la philosophie carolingienne Kristell Trego.....	333
	La perfection de l'univers, le mal et l'incarnation selon Thomas d'Aquin et Leibniz Agustín Echavarría.....	361
	Duns Scot et saint Thomas : la question de l'individuation Roger Ariew & Lucio Mare.....	385

ANNEXES

	History and status of the critical Academic-edition of Leibniz by the Academies of Berlin-Brandenburg and Göttingen Thomas Leinkauf.....	411
	Leibniz en espagnol : Chaire G. W. Leibniz de philosophie Juan A. Nicolás.....	421
	Index.....	431